

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement — Eugène Forman
Maurice Gandolphe — Alb. Lecocq — Marcel Noppenev
Paul Palgen — Paul Reiser — Nicolas Schlottert
René Schmickrath — J.-J. Van Dooren
Batty Weber — Nic. Welter

N° 9

15 I 1908

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 9.

INHALTSANGABE VON N° 9.

MARCEL NOPPENY : <i>Rachilde et quelques autres</i>	Page	129
NIC. WELTER : <i>Nadelzauber</i>	Seite	135
MARCEL NOPPENY : <i>Epiphanie</i> (Poème)	Page	141
FRANZ CLEMENT : <i>Der verlorene Sohn</i> (Gedicht)	Seite	143
MAURICE GANDOLPHE : <i>Le cercueil de la baronne</i> (nouv. fin) ..	Page	144
BATTY WEBER <i>Wandern</i> (Skizze)	Seite	151
RENÉ SCHMICKRATH : <i>Retours</i>	Page	156
J.-J. VAN DOOREN : <i>Chrysanthèmes</i> } Poèmes {	"	158
ALBERT LECOCQ : <i>Hostilité</i> }	"	160
PAUL PALGEN : <i>Les Yeux captifs</i> }	"	161
EUGÈNE FORMAN : <i>Puckis Erdenfahrt</i> (Roman) 13, 14 ...	Seite	169
PAUL PALGEN : <i>Alfred Jarry</i> (notice nécrologique) ...	Page	174
FRANZ CLEMENT : <i>Deutsche Litteratur</i> (Monatsrundschaу)	Seite	176
MARCEL NOPPENY : }	Page	181
PAUL REISER : } <i>Bibliographie</i> {	"	188
NIC. SCHLOTTERT : }	"	188
MARCEL NOPPENY : }	Page	189
PAUL REISER : } <i>Les Revues, Notes</i> {	"	191
RENÉ SCHMICKRATH : }	"	192

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.
Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.
Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét
Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.
Restaurant „Zum Münchener Kindl“ — rue Philippe.
Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.
Café du Commerce — Place d'Armes.
Café Français — Place d'Armes.
Café Jentgen — Place d'Armes.
Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.



Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**

bereitet
ist

**BUFF'S
BITTER**

der beste
der Welt!

Alleinigerfabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE—HAMBURGS STOLZ—DIPLOMATOS

CIGARETTES © LÖWES PIPES © TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

RACHILDE ET QUELQUES AUTRES.

Madame Marcelle Tinayre a bien du talent. Elle écrit des lettres spirituelles. Elle les écrit nombreuses, innombrables. Elle a la hantise secrète du ruban rouge, tout en en ayant l'horreur avouée. D'elle, cette phrase déjà ancienne et p. c. antérieure à des incidents récents: „Je préfère à toutes les rosettes les roses de mon jardin.“ Par sa *Maison du Péché* (1899), Marcelle Tinayre nous promet un chef-d'œuvre. Elle n'a pas encore tenu sa promesse (1908).

Madame Jean Bertheroy a bien du talent. Ses romans de reconstitution antique sont aussi bons et tout aussi peu „vus“ que les meilleurs „Professorenromane“ allemands. Malheureusement pour Madame Jean Bertheroy, avant elle il y eut Flaubert, en même temps qu'elle il y a Pierre Louys. On sait comment elle s'avisa de prendre au sérieux la délicate fumisterie de l'auteur des *Chansons de Bilitis*.¹⁾

¹⁾ On sait que l'auteur des *Chansons de Bilitis* en attribua plaisamment la maternité à la Pamphylienne Bilitis, courtisane grecque, ne s'en prétendant que l'humble traducteur. Pour un helléniste aussi distingué (je ne fais aucune allusion locale!) la chose n'avait en soi rien d'extraordinaire. Mais quelque temps après, un pédant d'Allemagne, professeur à Leipzig, je crois, sortit de ses

Madame Lucie Delarue-Mardrus a bien du talent..... en vers. Tels poèmes d'*Occident* et de *Ferveur* sont de purs chefs-d'œuvre. En prose, elle est la providence des pêcheurs de perles. Nul parc aux huîtres mensuel, nul sottisier qui ne se pare de quelque produit ostracé extrait de sa copie hebdomadaire.

Madame de Noailles a mieux que du talent. Elle a presque du génie..... du génie qui se fourvoie.

Madame Jane de la Vaudère a du talent; il ressemble beaucoup à l'un de ceux de Monsieur Félicien Champsaur!

Madame Henri de Régnier a du talent. Son premier roman fut une révélation. Aussi a-t-elle, comme on dit vulgairement, de qui tenir.

Madame Marni, Madame Gabrielle Reval, Mademoiselle Renée Vivien, Madame Camille Pert, Madame Jean Laurenty, Madame Daniel Lesueur, Madame Jacques Vontade (me trompé-je?), Madame Colette Yver et d'autres, d'autres ont du talent.

Madame la comtesse de Mirabeau-Martel a même beaucoup de talent.

tiroirs une traduction en langue allemande „du texte grec primitif“ ! Sans doute encouragée par cet exemple, Mme Jean Bertheroy, qui „sait le grec autant que femme de France“, y alla à son tour de sa petite traduction, toujours du „texte grec“ mais en vers, celle-là et „destinée à rendre le charme du rythme primitif“, si désastreusement perturbé par M. Louys!

On en rit encore dans le monde littéraire.

De plus, j'ose prétendre que toutes les femmes qui écrivent ont du talent; beaucoup plus fines que nous, elles se jugent mieux elles-mêmes: une femme sans talent a le bon goût de ne pas écrire. Soyez persuadés, quand un livre est franchement mauvais, que c'est un homme qui l'a signé.

Répugnant à avoir du talent — comme les autres — Madame Rachilde, simplement, se contente d'avoir du génie.

Et il y aura un jour où „Madame Rachilde, extraordinaire romancier lyrique, qui n'est pas encore à sa vraie place dans l'admiration“ (Catulle Mendès: *Rapport*.) l'occupera, cette place, par la seule force des choses; et toutes attributions faites, toutes parts distribuées, toutes haines calmées, toute pudibonderie grotesque mise — enfin — à l'écart, cette place sera d'entre les premières.

Dans le roman, épanouissement et formule de notre moderne littérature, l'œuvre de Rachilde est un phénomène unique, dans notre monde des lettres sa personnalité, une personnalité sans seconde. Comme tous ceux que cherche vainement à fixer le regard ébloui de la foule, l'auteur de *Monsieur Vénus* eut sa légende. Henri Fouquier fulminait contre „cette jeune fille de race slave, étrange et belle, ayant les cheveux d'or d'Aphrodite et les yeux verts d'Athéné“. Maurice Barrès l'appelait „Mademoiselle Baudelaire“. Camille Lemonnier voyait

en elle „une Agnès doublée d'une princesse du Décaméron“. On la disait affiliée à des sociétés secrètes, habituée des salles d'armes, tireuse incomparable, tenant à la fois de l'Amazone fantasque et d'un brigand en jupons. Enfin, on la couronnait „Reine des Décadents“ et on lui faisait vivre l'existence de ses héroïnes d'amour et de sang. Cependant Mademoiselle Eymery, fille d'un officier de dragons, née en 1860 au domaine du Cros, près de Périgueux, et qui avait publié sa première nouvelle à l'âge de 12 ans, écrivait pour vivre, passait, hautaine et intangible, par la boue qu'on cherchait à répandre sur elle et épousait en 1889 M. Alfred Valette, qui fondait la même année le „Mercure de France.“ Et la légende s'écrou'a au seuil de l'histoire.

Car rien n'est dissemblable comme l'art et la vie. Intensément cérébrale, d'une imagination violente, illustration vivante de la morale „dionysienne“ de Nietzsche, „fidèle au culte de cette beauté hautaine, nue, impérieuse et combative qu'Hellas symbolisait en Artémis, Madame Rachilde — dit Ernest Gaubert, aussi fin critique que beau poète — devait se fixer la tâche d'écrire le roman de la *Dominatrice*, de l'Ève future qui mène l'homme non d'après son cœur, mais d'après son rêve, non plus Dalila, mais Hypathie, „la vierge assassinée“.

Première et considérable originalité à l'époque où Paul Bourget monopolisait le roman, Rachilde se pro-

nonça, en critique et en application, contre le roman d'adultère. Cette mise à l'index de la grande ressource des auteurs en mal de ponte fut peut-être ce qui lui attira le plus de haines. Chose étrange : en littérature et dans le monde on pardonne tout à une femme qui trompe son mari, mais on accable de malédictions majeures une jeune fille qui dispose d'elle-même. De plus, dans *Monsieur Vénus* Rachilde intervertissait, sentimentalement, l'ordre des facteurs. Ce fut un scandale. En Belgique il fut même judiciaire!

Mais ce scandale attira sur l'auteur l'attention des lettrés, et celle-ci bientôt devait être sollicitée sans arrêt par une suite ininterrompue de chefs-d'œuvre.

Je distinguerai dans la manière de Rachilde deux genres : Le roman pathologique non scientifique, d'intuition non de documentation, et le roman symbolique aux fond et décors réalistes. Mais celui-ci s'unit si intimement à celui-là que la différenciation en est difficile, sinon impossible et je ne vois de nettement symbolique que la *Sanglante Ironie* et la *Jongleuse* pour le roman, *L'Araignée de Cristal* et *Madame la Mort* pour le théâtre.

Fortement marquée de l'empreinte romantique, subtile, minutieuse, hallucinante, satanique, „dépravante“, a dit Jean Lorrain, avec un souci de pourriture byzantine et de fanfaronade de vice, un certain goût pour la luxure perverse et triste et un certain dégoût des réalités terrestres, moralisatrice, prétendrai-je, pour qui sait lire,

disposant d'un style coloré et imagé, évocateur avec précision où il convient, estompant avec art les contours trop nets, sous un chatoyement d'orfèvreries et un ruilement de gemmes, Rachilde est comme la princesse d'un féérique palais, dont l'entrée est un effarant mystère et le séjour un enchantement.

MARCEL NOPPENEFY.

P. S. Rachilde critique: — Tout récemment Rachilde a été récompensée comme une enfant sage: le prix de l'Association de la Critique (1000 francs) lui a été attribué par moitié (l'autre moitié à M. Jules Bertaut.) Quiconque ne lit pas la Chronique des Romans dans le *Mercur de France*, ne peut se faire une idée de ce qu'une femme d'esprit, servie par un style musclé, nerveux, rapide, peut dire sans en avoir l'air.

Toutes les dernières œuvres de Rachilde ont paru au *Mercur de France*.

NADELZAUBER.

DER SOG, „KRISPINUS-FELS“ BEI LUXEMBURG.

In einer ausgewölbten Nische oben ein steinerner Christus am Kreuz. Darunter ein kräftigüberhängender Felsvorsprung. Hierunter die in Ellenhöhe über dem Boden gehöhlte Grotte. Ein doppeltes Eisengitter schließt sie nach vorn ab: Das innere Gitter ist mit einem Drahtgeflecht durchzogen. In der weißgetünchten Grotte der Wundertäter, gen. Peter Unruh, eine langausgestreckte kräftige Gestalt, in grober Arbeit. Haar, Bart und Brauen dunkelbraun, das Fleisch wachsrötlich. Die Lippen stark aufgeschürzt, der Ausdruck des Gesichtes blöd und müde. Die Rippen treten stark hervor. Unter dem etwas aufgequollenen Unterleib eine braune Binde. Darüber die linke Hand. Der rechte Arm liegt am Körper hingestreckt, unbeholfen, als habe ihn eine Kinderhand angeklebt. An der rechten Wand ein langes, am vorderen Ende geschlitztes Eisenrohr. Es mündet in den rechts in der Ecke unten angebrachten Opferkasten. Inmitten der Hinterwand über dem Bilde eine vertünchte Inschrift: . . . Mémoire . . . Jacq. . . . Dicht hinter den vorderen Gitterstäben Lichtständer. Heruntergebrannte Stümpfchen. Rund herum am Boden Wachsflecken und zerstreut liegende Nadeln. Verlassene Bräute, vernachlässigte Gattinnen pilgern zum „Peter Unruh“ herauf, opfern eine Kerze und durchstechen das Wachs mit Nadeln in der Meinung, so das Herz des Treulosen zu bannen. Manchmal findet sich eine halbheruntergebrannte Kerze durch das innere Gitter an den Leichnam hingeschoben.

Es ist ein trüber Oktoberabend. Die Luft ist schwer vom Regen. Der Wind fährt durch die linksstehenden Bäume. Der Fels liegt

im tiefen Dämmergrau. Von der Eicherstrasse herauf dringt durch das entlaubte Gezweig der Schein der flackernden Gaslaternen und besprenkelt Fels und Grotte mit Licht. Vom Steinchristus in der obern Grotte sind kaum Kopf und Brust zu unterscheiden. Fahl liegt das Bild hinter dem Gitter. Schritte hallen den zwischen Fels und Steinmauer sich emporwindenden Pflasterweg herauf. Eine dunkelummantelte Frauengestalt wird sichtbar. Sie bleibt stehen, hebt den Kopf zum Felsen empor, blickt durch die Bäume auf die Straße nieder, lauscht und tritt der Grotte näher. Sie spricht:

Das ist der Fels, das ist die Grotte.

Dort oben das Kreuz mit dem grauen Gotte.

Hier unten der bleiche Mann der Schmerzen,

Der stumme Tröster verlassener Herzen.

Sie tritt dicht an das Gitter heran.

Mein Sinn ist dumpf, mein Herz ist schwer.

Kann mir nicht helfen noch raten mehr.

Sie sinkt an dem Gitter ins Knie.

Peter Unruh, der Wundermann,

Allein noch raten und helfen kann.

Sie zieht was unter dem Mantel hervor. Sie sucht Feuer zu machen. Das Zündholz zischt auf und erlischt im Wind. Ein zweites, ein drittes ebenso. Sie bauscht den Mantel auf und birgt das Flämmchen darunter. Der Docht der Kerze fängt. Sie schützt das Licht mit der Hand und drückt die Kerze fest. Beim Aufsprühen der Zündhölzer wird unter schwarzem Kopftuch ein bleiches, sanftes Mädchenantlitz sichtbar. Ein schlanker kräftiger Körper läßt sich unter dem Mantel erraten. Da die brennende Kerze aufgesteckt ist, liegt das Wunderbild grell im Licht. Die Schatten der Gitterstäbe laufen darüber. Einer schneidet die Nase. Auf der Hinterwand der Grotte zeichnet sich das Geflecht des Gitterdrahtes in deutlichen Maschen ab.

Peter Unruh, sieh mich hier;
Ein weißes Wachlicht bring' ich dir.
Ein weißes Wachlicht setzt' ich in Brand.
Sieben Nadeln hab' ich zur Hand.
Der mich verraten, der mich verlassen,
Du, hilf mir den Treulosen fassen.

Nadel, stich! Nadel, stich!
Peter Unruh', ich rufe dich!

Ich bin die Tochter vom Sternengut,
Er ist ein junges Tagelöhnerblut.
Ich war die Erbin, er war der Knecht;
Doch schien er mir vom Grafengeschlecht.

Nadel, stich! Nadel, stich!
Peter Unruh, höre mich!

Mit Blick und Wort, mit Hand und Mund
So gab ich ihm meine Liebe kund.
Der Flieder blühte im Vollmondschein;
Da stieg er vor mein Fensterlein.
Mein Herz schlug heiß in der Maiennacht;
Da hab' ich das Fensterlein aufgemacht.
Ein Vöglein rief in den Fliederzweigen;
Da gab ich mich hin, da ward ich sein eigen.

Nadel, stich! Nadel, stich!
Peter Unruh', erbarme dich!

Wie flog der Frühling, der Sommer dahin!
Mir war, wie draus den Blumen zu Sinn.

Der Rosen Duft, der Lilien Glanz
 Erfüllte meine Seele ganz.
 Dann kam der Herbst und die Trauer kam.
 Ich stand oft wartend in Gram und Scham.
 Er blieb oft aus. Ich armes Kind,
 Ich weinte mich fast krank und blind.
 Und kam er wieder, ich wußte, er log,
 Wenn er mich kosend niederzog.

Nadel, stich! Nadel, stich!
 Peter Unruh, bitt für mich!

Vorigen Sonntag die Kirchweih,
 Die schlug mein letztes Hoffen entzwei.
 Der Schustertrin, — sie duftet nach Pech,
 Ist dünn wie Draht und spatzenfurch, —
 Der Trine schlich er den halben Tag
 Gleich einem läufischen Windhund nach.
 Dem sommerfleckigen, dummen Ding,
 Der kauft' er schmeichelnd Herz und Ring
 Und abends ließ er mich spöttisch stehn,
 Um mit der Trulle zum Tanz zu gehn.
 Die nahm ihn nachts nach Hause mit.
 Ich beiden nach mit Katzenschritt.
 Sie haben gelacht, sie haben geküßt —
 Mir war, als ob ich vergehen müßt!

Nadel, stich! Nadel stich!
 Peter Unruh, räche mich!

So stech' ich das Licht, so stech' ich das Licht,
 So stech' ich den ganzen erbärmlichen Wicht.

Ich steche die Augen, schwarz und hell;
Mir floß daraus ein Tränenquell.
Ich steche die Lippen breit und rot;
Mir brachten sie vielsehnende Not.
Ich steche die Zunge, die lockte und log;
Ich steche den Arm, der mich trug und trog;
Ich steche die Hand, die dreist entweicht,
Was selbst mir heilige Heimlichkeit.

Nadel, stich! Nadel, stich!
Peter Unruh, rette mich!

Bei jedem Stiche fahr' er zusammen,
Als wühlten im Leib ihm höllische Flammen.
Bei jedem Stiche knirsch' er sich zu:
„O Schurke du! O Schurke du!“
Bei jedem Stiche spei' er wild
Wider sein eigen Spiegelbild,
Daß er mir schuld- und schambeschwert,
Verzeihung bettelnd, wiederkehrt,
Und wie ein Kind, das töricht verirrt,
In meinen Armen geborgen wird.

Doch kommt er mir nicht in Liebe zurück,
Ich gön'n' ihm nimmer ein neues Glück.
Und treibt er weiter den feigen Scherz,
Ich will ihn treffen mitten ins Herz.

Mit diesem Stich, mit diesem Stich,
Falsches Herz, so bann' ich dich!

Sie sticht die siebte Nadel recht kräftig ein. Die sechs ersten Nadeln zeichnen ein kleines Herz. Die siebte steckt in dessen Mitte

Peter Unruh, du Wundermann,
Nun wirke deinen Zauberbann.

Sie verharrt in knieender Stellung. Plötzlich schauert sie zusammen, schlägt die Hände vors Gesicht und bricht in krampfhaftes Weinen aus. Das Kopftuch gleitet zurück. Braune Haare schnellen hervor und flattern im Wind. Dann hebt sie das Antlitz, wischt die Augen und murmelt inbrünstig :

Ich beschwöre dich, ich beschwöre dich,
Peter Unruh, erhöre mich.

Sie beugt sich vor, küßt den Eisenstab und schiebt das Tuch wieder übers Haar. Dann schneuzt sie den Kerzendocht vorsichtig mit dem Finger, zieht den Mantel fester, schlägt ein Kreuz umfaßt die Grotte mit einem letzten langen Blick, seufzt leidvoll auf und wendet sich zum Gehn. Sie tastet sich den Steinweg hinunter. Ihre Gestalt schwindet im Dunkel. Man hört noch einige unsicher schürfende Schritte.

Die Grotte liegt im zitternden Schein. Ein heftiger Windstoß trifft die Kerze. Sie schwankt. Einige Nadeln fallen aus. Die Kerze stürzt. Die Flamme kämpft. Noch einmal flackert sie auf. Über das Antlitz des Götzenbildes läuft wie ein tückisches Lächeln. Die Kerze lischt aus. Im tiefen Dämmergrau liegt wieder der Fels, lichtbesprenkelt, windumrauscht, und schwere Regentropfen platzen auf den Steinen.

NIK. WELTER.

EPIPHANIE.

Les mages sont partis par une nuit sans voiles,
 Les mages ont quitté leur Orient doré,
 Songeurs, ils ont suivi le chemin ignoré
 Que dans le ciel profond traçait la blanche étoile.

Et chargés de l'encens, de la myrrhe et de l'or,
 A travers les déserts par où le Malin rode,
 Ils sont venus porter dans le pays d'Hérode,
 Le tribut de leur foi vers l'enfant né d'alors.

Ils se sont prosternés à sa vue adorable,
 Ils ont uni leurs mains et puis baissé leur front,
 Et divins messagers des siècles qui viendront
 Les mages à genoux ont prié dans l'étable.

Qu'ont-ils donc imploré, qu'ont-ils voulu tout bas?
 L'oubli de quel moment, l'espoir de quelle vie?
 Mais quand ils ont levé leur figure ravie,
 L'Enfant-Dieu souriait en leur tendant les bras.

Et ce regard d'enfant a fait cette merveille:
 Les mages sont partis, riches d'un tel espoir,
 Qu'à l'Orient natal, là-bas, ils ont pu voir
 Leur étoile grandir en une aube vermeille.

* * *

Or, je serai pour toi le prince fabuleux
Venu, pour t'adorer d'un pays de chimère,
Et j'irai déployant à tes pieds l'éphémère
Mais splendide tribut de mes royaumes bleus.

Je cueillerai pour toi la myrrhe de souffrance,
Que tes lèvres jamais n'en sachent la saveur ;
Et puis je t'offrirai l'encens de ma ferveur
Et l'or de mon espoir et de ma délivrance.

Et je serai pareil aux Rois qui sont venus
A l'aurore des temps prier dans une étable,
Comme eux je mendierai de ton cœur délectable
La bénédiction de tes yeux ingénus.

Et ton regard d'enfant fera cette merveille
D'être l'étoile blonde en un ciel désolé,
Et d'apporter, candide, au cœur inconsolé
L'espoir des lendemains et l'oubli de la veille.

MARCEL NOPPENÉY

(Prologue de «*De myrrhe, d'encens et d'or*» à paraître)

DER VERLORENE SOHN.

I.

Viele Menschen gehn und viele Toren,
und sie streifen meinen Pfad.

Alle Eitelkeiten liess ich in mir wachsen,
und ich habe keiner was versagt.
Alle frechen Freuden liess ich leben,
und indem ich ihrer fluchte
liess ich alle schlechten Knospen
spriessen,
bis der Wucherblumen geile Schönheit
meine Seele überrankte.
Sie ward leer wie Särge,
die in feuchter Erde unter Blumenbeeten ruhen.

II.

Keine Schätze bringen Glück,
denn ich war mit Schätzen reich beladen,
und ich hätte spenden können,
wenn ich nicht im Nehmen alle Kraft vergeudet.

Einsam steh ich nun, und all die vielen Menschen
die mit leeren Händen auf die Erde kamen,
lachen über mich
und über meine Armut, die aus Reichtum wuchs.

FRANZ CLEMENT.

LE CERCUEIL DE LA BARONNE.

(Suite et fin).

La matinée fut tragique. Pendant six heures, du haut en bas et de large en long, le baron, le commandant rappelé d'urgence, l'état-major et le deuil au complet fouillèrent le *Président Fallières*. Une équipe d'ouvriers sondaient les cloisons et, au moindre soupçon, dévissaient et déboulonnaient. D'abord on s'attacha aux probabilités, et l'exploration fut circonscrite autour des cales, aux abords des batteries, aux environs de l'infirmerie. Puis, fébrilement, le baron se lança au hasard à travers le paquebot; il exigea d'invraisemblables vérifications, fit sauter des cloisons de teck et d'acajou, démontra des lavabos, avaria plusieurs glaces. A midi on n'avait rien trouvé, mais les dégâts montaient à quelques milliers de francs. L'Agent Principal se transporta à bord et invita le baron à la résignation. On allait faire venir de Saint-Nazaire les plans, coupe et élévation du *Président Fallières*: ainsi pourrait-on en examiner minutieusement les moindres recoins susceptibles d'abriter la baronne. Le paquebot d'ailleurs allait être, suivant l'usage, dirigé sur les ateliers de la Ciotat: la recherche serait là beaucoup plus aisée; il était impossible qu'elle n'aboutît pas.

Des Chalettes communiqua à son comité ces espérances indéterminées qui entraînaient une dislocation. Le principal créancier et sa doublure déclarèrent qu'ils avaient assez perdu de temps à ces mortuaires et infructueuses opérations et prirent le rapide de huit heures ; le principal, faisant ses adieux au baron, lui glissa avec mesure : „j'ose espérer que ce bizarre incident va se dénouer au mieux ; je connais la clause résolutoire du testament ; elle est formelle. Je me verrais obligé de vous réclamer des sûretés nouvelles au cas où les recherches continueraient de s'égarer... Mes meilleurs vœux de réussite !“ — La cousine pauvre et son conseil décidèrent de demeurer à Marseille ; l'agent contentieux serait tenu au courant par téléphone toutes les deux heures, ainsi d'ailleurs que le monsieur des Pompes.

Seuls le maître d'hôtel et la femme de charge se transportèrent à la suite du baron. Après en avoir délibéré, ils avaient fait la dépense de costumes de bains : ça durerait ce que ça durerait.

* * *

Pendant deux jours on chercha mollement. La Compagnie attendait les plans de Saint-Nazaire ; énormes, multiples, artistiques ils parvinrent en un gros ballot dont l'importance rassura le baron. Il était impossible que la baronne disparût au travers de ces lignes précises et de ces teintes minutieuses.

Mais une note de l'ingénieur des chantiers avisait

Marseille que, suivant l'usage, d'assez nombreux aménagements intérieurs avaient été modifiés ou ajoutés, que les plans généraux n'indiquaient pas; on n'avait pu retrouver ces croquis de détails. D'ailleurs il s'agissait là de dispositions accessoires n'intéressant en rien l'équilibre et l'étanchéité du navire.

Il fallait que la baronne, avec une incompréhensible mauvaise grâce, se fût réfugiée dans le plus imprévues de ces annexes mystérieuses. Car cinq jours de perquisitions, de sondages, de démolition méthodique restèrent sans autre résultat qu'un affaissement progressif du baron et une insolence montante de la cousine pauvre. Le maître d'hôtel et la femme de charge jouissaient paisiblement de leurs bains: cela tournait à la saison.

A bord du *Président Fallières* l'exaspération était grande. Ce cercueil introuvable affolait. Une bonne majorité de l'équipage avait annoncé son refus de rembarquer sur ce bateau qui accaparait aussi discrètement les cadavres. La Compagnie, terrorisée par l'éventualité d'une révélation à la presse, ne savait quelle solution imaginer. Toutes les hypothèses avaient été émises, également absurdes: ni combustion plus ou moins spontanée, ni accident d'ordre naturel ne pouvaient expliquer l'absorption de la baronne. Il fallait s'en tenir à la vieille histoire, d'ailleurs exemplaire, de l'ours à jamais disparu entre des tôles inconnues. On ne pouvait pourtant pas immobiliser le courrier-réclame et

engloutir quelques centaines de mille francs à la suite de ce chimérique cercueil. Le onzième jour la remise en état fut commencée. On referma et on revissa. Le *Président Fallières* partirait à son tour, dans six jours.

Le baron menaça, supplia, télégraphia, consulta. Il paya le voyage d'un avoué parisien, réunit un meeting d'hommes de loi locaux. A tous l'affaire parut mauvaise: Tant de clauses résolutoires imprimées en petit texte orment le verso des contrats octroyés par la Compagnie, que celle-ci gagnerait certainement ce procès d'ailleurs mal engageable. En somme, le baron ne pouvait présenter aucun témoin de l'embarquement du corps: un cercueil figurait bien sur le connaissance et il existait un reçu de la somme versée. Mais le commissaire était mort avant d'avoir identifié ce fût spécial; l'agence de Singapour prendrait les intérêts de la Compagnie et les intérêts de la Compagnie s'accordaient à „enterrer l'affaire, à défaut d'autre matière“ observa spirituellement l'avoué.

Bref, après vingt jours de fièvres contradictoires et de forte dépense, le baron fut, au bout du môle, contempler le départ du *Président Fallières* emportant sous grand pavois et matchiche des dames hongroises, l'irréalisable cercueil. Une sincère douleur l'écrasa à ce moment, si bien qu'une dame compatissante s'apitoya:

— „Mon pauvre monsieur, vous-avez quelqu'un là-dessus?“

Pour la première fois le baron perdit sa correction:

„je crois bien“ s'écria-t-il „j'ai là-dessus la baronne, qui f... le camp avec mes quarante mille francs de rente.“

* * *

Décavé comme aux pis jours de son célibat, le baron regagna la capitale. Il ne put réintégrer le petit hôtel conjugal ; la cousine pauvre avait eu le scellé preste : le pavillon Louis XV même était sous bande. Le principal créancier lui réclamait par huissier le remboursement de son voyage à Marseille ; un refus instantané de tout crédit réduisit le veuf à la plus étroite nécessité. La Compagnie, cordialement renseigné par le contentieux de la cousine, fit comparaître le baron devant son administrateur qui lui déclara, sans dissimuler son dédain de cette mesquine affaire : „La Compagnie, Monsieur, ne vous doit rien ; il est bien rare d'ailleurs que la Compagnie doive quelque chose ; les articles 13 et 167, 82 et 43 sont formels sur la matière. Toutefois étant donnée la circonstance particulière et malgré les frais considérables gracieusement faits en faveur de vos intérêts, la Compagnie, Monsieur, vous alloue l'indemnité maxima accordée en cas de perte de bagage dûment enregistré — soit 1500 francs. N'insistez pas et estimez-vous fort heureux de cette solution qui est bien pour vous être agréable. Je dois vous dire, de plus, d'homme du monde à homme du monde, que le conseil a examiné le cas d'une éventuelle publicité donnée, par vous, à l'incident. Nous représentons,

Monsieur, des intérêts supérieurs, collectifs, je dirais nationaux. Nous sommes postaux et subventionnés. Si donc la presse s'emparait de cet anormal et si peu vraisemblable incident, nous démentirions, Monsieur, nous démentirions avec énergie."

— „Monsieur," répliqua le baron avec une gravité digne, j'accepte ces quinze cents francs. Je les jouerai ce soir, et les perdrai, car il est inadmissible qu'ayant égaré la baronne, la Compagnie puisse aujourd'hui m'empêcher de perdre soixante-quinze louis. Cette dernière formalité accomplie, il ne me restera plus qu'à me suicider après avoir préalablement rédigé une lettre explicative au commissaire de mon quartier, lequel s'empressera pour la bonne renommée de l'arrondissement de la communiquer à la presse. Sans doute alors vous démentirez. Mais laissez-moi vous dire, Monsieur, d'homme du monde à homme du monde, qu'un démenti restera sans élégance."

Le baron s'était levé et se dirigeait vers la caisse. Touché de cette extrême disgrâce l'administrateur le rappela.

— „Il y aurait peut-être un moyen" reprit cet homme qui avait de la philanthropie. „Nous pourrions peut-être, tenant compte de votre situation mondaine vous admettre en sous-ordre dans les cadres de notre commissariat. La navigation n'est pas pour vous déplaire et si, quelque jour, les nécessités du service vous ramenaient sur le *Président Fallières*, il suffit d'un heureux hasard...."

C'est ainsi que le baron des Chalettes entra, voici dix-huit mois dans l'administration détentrice de la baronne. Un regrettable oubli des bureaux l'a fait jusqu'ici maintenir a proximité de Madagascar et à respectueuse distance du *Président Fallières*.... Mais le baron ne se décourage point; ainsi qu'il le répète volontiers au carré attentif: „l'essentiel est que la baronne et lui naviguent sous le même pavillon; un rapprochement est toujours possible et, ce jour là, la consolation sera vraiment grande de rendre un immuable hommage au fugitif objet de si constantes sollicitudes.“

MAURICE GANDOLPHE.

WANDERN.

Man will innerlich einmal wieder was erleben.,
Man will seine lärmübertönten inneren Glocken läuten
hören in der schweigenden Einsamkeit.

Man legt sich schlafen mit dem Entschluß: Morgen
willst du nur du selber sein. Wer nach deinem Tage
greift und einen Zipfel davon haschen will, den scheuchst
du fort mit einem zornigen: Hands off! Dieser Tag
ist mein, ich will ihn mir selbstherrlich um die Ohren
schlagen vom Morgendämmer bis zur Nacht.

Wenn eine graue Ahnung von Licht und Tag vor
den Scheiben aufgeht, schlüpft man in's Lodenzeug, steckt
die Karte ein und ist auf einmal draußen im dämmern-
den Tag. Da stößt man den Stock mit stillem Jubel
in das Erdreich, mit überquellender Besitzergreiferlust.
Und tritt den Boden, als ob das Weltall einem zitternd
im Raum unter den Sohlen federte.

Sei kein Kilometerfresser. Geh langsam. Nicht, wie
einer, der auf ein Ziel losgeht, ängstlich und eilig,
sondern wie einer, der ziellos über sein Eigenes lust-
wandelt; wie einer, der hinter sich eine schöne Frau
kommen sah und nun erwartungsvoll, verhaltenen Schritts
fürbaß geht, daß sie ihn einhole.

Ich hänge den Mantel gerollt über die linke Schul-
ter und stapfe in den Morgennebel hinaus. Am Wasser-

turm vorbei, dessen Silhouette wie die Silhouette eines riesigen Flintenlaufs nach dem Himmel zieht, den steilen Weg ins Tal hinunter und jenseits gemächlich wieder hinauf. Aus einem Ausgang fliegt eine Schüssel voll Sonntagsmorgenwaschwasser, hinter einem Vorhang verschwindet eine weiße Morgenjacke und ein schwarzer Wuschelkopf.

Ich ziehe langsam bergan. Es ist ein Flaum von Schnee gefallen, der erste im Jahr. Hasenspuren laufen vor mir her über die dünne, weisse Decke. Ein Fasan, der lange als schwarzes Rätsel mitten im verschneiten Weg regungslos stand, gleitet behende in das beschneite Unterholz.

Bum bum! als sei es der Herzschlag der Erde, geht es hinter den Höhen. Es ist die Schmelz. Auf Stundenweite spürt man allerwege das dumpfe Schlagen. Wenn ich um die Mittagsstunde hier durchkomme, begegnet mir regelmäßig ein verbogenes, verkrumpeltes altes Männlein mit großen, klaren, braunen Augen. Es trägt einen Korb, der mit einem weißen Tuch sauber zugedeckt ist. Darin bringt es von weither das Essen auf die Schmelz. Es ist fast im rechten Winkel umgeknickt und seine Nase ist kaum höher über dem Boden, als seine Knie; und trotzdem so seine Augen an die Erde gebannt sind, sind sie klar wie eine Quelle im Wald. So geht das buckelige Männlein tagtäglich aus seinem stillen Dorf in den fernen, betäubenden Lärm der Schmelz und wieder zurück und macht sich unterwegs

seine Gedanken: Über den weiß rinnenden Guß und über das elektrische Licht, über die Buchen und Tannen, über Regen und Sonnenschein. Und über die dazu gehörenden Menschen. Und sicher ist es innerlich seiner Umwelt Herr geworden und hat sich auf alles einen Vers gemacht. Sonst hätte es nicht die klaren Kinderaugen. Das ist es: Seine Welt meistern. Sei so klug und wissend, wie du willst: So du der Dinge um dich nicht Herr wirst, werden sie Herr über dich, zermürben dich und geben dich den Winden.

Im Wandern wächst die Sehnsucht, daß die Nebelmilch zu Wolkenballen gerinne. Es ist die angeborene Sehnsucht nach der Sonne. Auch ihrer mußst du Herr werden. Wenn der Vormittag immer weiter schreitet und der Nebel teilt sich nicht, verfilzt sich immer dichter zu einer grauen, von Horizont zu Horizont gespannten Decke, die sich mit dem Licht von oben egoistisch vollsaugt und davon nur eintönig weiss wird, von einer faulen satten Weisse, dann darf man sich dadurch die Stimmung nicht verderben lassen. Man zündet seine inwendigen Reservesonnen an, alte und neue, und läßt sie leuchten und wärmen. Wer das nicht kann, soll nie allein auf Wanderschaft gehen.

Unter dem Schreiben vagieren meine Gedanken oben zwischen Oesling und Our. Der Weg geht flach über die Höhe, auf das Tal zu, dessen Einschnitt man lange nicht sieht, aber ahnt. Bracken läuten in den Hecken man sieht auch wohl durch den Gebüschsaum von einem

Strauch zum nächsten etwas weißes, langgestrecktes hinflitzen und hört in der Ferne einen Schuss, trocken, ohne Widerhall, vom Raum wie ein fleischloser Kirschkern ausgespuckt. Links senkt sich ein schönes Seitental; aus drei Richtungen strecken die Berge ihre großen Nasen zusammen und beschnuppern ein winziges weißes Häuschen, das sich tief unten im Tal hingekuschelt hat.

Es wäre wunderschön, wenn am Wegrand nicht wieder eine zusammengeknüllte Nummer des kurzgefaßten Kammerberichts läge!

Ich habe beim Wandern zu meinen beiden Füßen ein viel persönlicheres Verhältniß gewonnen, als andere Menschen zu ihren Füßen haben. Es wird nicht lange mehr dauern, bis sich die Vorstellung, die sich von jedem von ihnen bei mir eingenistet hat, zu einer bezeichnenden Namengebung verdichtet. Der Rechte wird z. B. Dietrich und der Linke Fridolin heißen. Der Linke ist eine Seele von Fuß. Er denkt nur an seinen Herrn, — wofern er überhaupt denkt. Er tut seine Pflicht eifrig und selbstverständlich. Sein rechter Bruder Dietrich ist anspruchsvoller. Er verlangt Rücksichten. Er denkt gewissermaßen sozial. Damit muß man rechnen. Man muß seine Existenzbedingungen so gestalten, daß er zu Beschwerden keinen Anlaß findet.

Sind sie beide in normaler Verfassung, dann erst spürt man wonnevoll, wie einen die Natur aufsaugt. Mit einem Menschen, den ein Unbehagen oder ein Schuh drückt, will sie nichts zu schaffen haben.

So geht man seine Schleife über die Landkarte, rund herum, langsam wie der Stundenzeiger über das Zifferblatt. Und wenn die Sonne sinkt, wendet man das Gesicht heimwärts, und ist einen Tag lang wieder ein Mensch gewesen nach eigenem Willen und nach eigenem Empfinden. Ein Wanderer.

BATTY WEBER.

RETOURS.

Quand les vents, ô Nocher, dans ta voile ont fait rage,
Qu'il est doux de t'enclorre en un lit de varech
Où l'oubli te viendra de l'antique naufrage
Qui te semble lointain comme un chant de rebec,

Comme un air de viole ouï loin sur les dunes;
Et tu t'apaiseras, les yeux ceints de halos,
Dans les sables du port où blondissent les lunes
Qui miraient autrefois le désastre des flots:

Le roulis vert et bleu des étoiles soyeuses
Descendra sur tes yeux ses mystiques douceurs,
Et les mers où tu fus, à présent oubliées,
Auront l'inflexion des voix calmes de sœurs.

Alors tu comprendras, sauvé du grand naufrage
Cette nuit du Retour dont le baume a l'accent
D'un verbe de pardon, mystérieux langage
Que susurre la terre au cœur convalescent.

* * *

Mon cœur, tu fus aussi le Vogueur en dérade:
Ton navire blessé gît au bas des Vigos,
Et tu viens attérir aujourd'hui dans la rade
Ancienne, oublieux d'illusoires lingots,

Dans le hâvre béni des yeux verts de l'Aimée,
Dans le port de ses bras blancs soyeux comme un lit
De varech et de mousse où ta foi ranimée
Quêtera le sommeil azuré de l'Oubli.

Et tu t'apaiseras dans la bonne tendresse
Mieux qu'aux bords dangereux des anciens Béhémoths,
Et l'Aimée attentive à ta frêle faiblesse
Versera sur tes yeux la douceur de ses mots.

Et, mon cœur, d'avoir su la rafale des choses,
Ce jour, tu saisisras mieux l'amour retrouvé
Qui t'apprend — doux hymnaire aux syllabes de roses —
Des dizains de „Credo“, des rosaires d'„Ave“.

RENÉ SCHMIOKRATH.

CHRYSANTHÈMES.

Princesses pâles des automnes,
Fleurs sans parfums, cœurs sans amours,
Ils sont si tristes et si lourds,
Les chrysanthèmes monotones.

Leurs pétales sont las et las
Et leurs regards vagues et froids
— Défuntes clartés d'autrefois —
Semblent venir de l'au-delà.

Elles ont des couleurs si blêmes
Ces fleurs pleurant sur les cercueils
Ils sont — pourquoi? — les fleurs des deuils
Les nostalgiques chrysanthèmes.

Ils sont comme les souvenirs
Qu'on enferme dans les armoires :
Velours fanés, antiques moires,
Restes vains des brûlants désirs.

Mais ils ont des choses finies
Le mélancolique beauté,
Et leurs frigides voluptés
Scandent d'étranges eurythmies.

Ils ont l'inexpressible charme
Des êtres que la mort consume
Le charme et la froide amertume
Qu'ont les yeux aimés sous les larmes . . .

Princesses pâles des automnes
Fleurs sans parfums, cœurs sans amours,
Ils sont si tristes et si lourds
Les chrysanthèmes monotones . . .

Novembre 1907.

J. J. VAN DOOREN.

HOSTILITÉ

Des remords sont dans l'ombre, inhérents au tapis
Décoloré, du teint mauve des ancolies.
Ces remords, je les vois, tristement accroupis,
Me fixer de leur yeux pleins de mélancolies.
Je les entends parler imperceptiblement
De leur voix désolée. Or, que peuvent-ils dire
Dans les rideaux ombreux, si lamentablement
Plissés, dans le rictus pourpre d'un mauvais rire?
Ils viennent et s'en vont en volètements noirs,
Dans la glace où leur chair s'immatérialise.
Je sens l'Hostilité venir avec le soir,
Et j'ai l'impression de mon corps qui s'enlize. . .
Le soir, sournoisement s'en vient et monte au mur.
Sa main cloue en silence et met des choses sombres
Et des larmes d'argent sur des tentures d'ombres.
Pourquoi les vieux fauteuils, en apartés obscurs
Conversent-ils tout bas? Ils disent des mots tristes
De souvenirs et de regrets . . . leur voix persiste
En mi-sourdine, et les remords sont toujours là. . .
Le bruit subtil s'est tu. Le cadran n'a plus d'heure;
Et dans l'Hostilité des choses je suis las,
Si las des lourds remords d'autrefois, que je pleure. . .

ALBERT LECOCO, (Liège.)

LES YEUX CAPTIFS.

Aux œils-de-bœuf des sombres cagoules de toile,
les yeux des prisonniers sont énormes et ronds,
et vides des clartés éteintes sous leurs fronts,
comme celles des nuits de neige sans étoile.

Les flammes des viols, des soirs de meurtre et d'or,
les souvenirs — éteints — des vieilles turpitudes,
et dessus les marais des mornes hébétudes,
d'espoir, les feux follets n'ont pas brillé encor.

Les yeux des prisonniers sont vides de souffrance,
vides de navrements et d'amours pas soufferts,
et nulle joie ne flambe au fond de ces yeux clairs,
comme de possédé, de larve ou de démence.

Ce sont les yeux des mers sans perles et sans sel
d'où l'implacable essaim des Normes inclémentes
a banni l'or des jours et le vent des tourmentes,
où le silence, formidable, a mis son scel.

Ce sont les ternes yeux des blanches nuits polaires,
où d'aurores — jamais — boréales n'ont lui,
qui semblent givrés de clair de lune d'ennui,
ou gelés, à sonder les gouffres spéculaires.

PAUL PALGEN.

PUCKIS ERDENFAHRT.

SATIRISCHER ROMAN.

(Fortsetzung.)

13. — DIE LAMPEDUSER KAMEN.

Scharenweise strömten sie in die Schlossgärten, in deren weiten Anlagen köstlich gedeckte Tische die Gäste zur Erfrischung einluden. Aus den Gebüschern ergossen sich, von unsichtbaren Orchestern herrührend, schmelzende Melodien. Pucki wusste aus Erfahrung, welch' eigenartige Gewalt die Klänge der Musik auf die Stimmung der Massen auszuüben vermögen: aus der biblischen Geschichte war ihm bekannt, dass die Vertreter Jehovahs das Volk zu jedem hervorragenden Kultusakte dadurch vorbereiteten, dass sie vorher durch Cimbelschlag, Trompetenschall und Tanz eine gar feindurchdachte Captatio der Sinne bewirkten. Musik und Weihrauch sind von jeher die klassischen Ingredienzien der Suggestion gewesen.

In der Mitte des Parkes stand ein grosses purpurnes Zelt, ein Aufbau im Sinne der Vorrichtungen, die man bei Denkmalsenthüllungen verwendet. Vor dem Zelte befand sich ein hölzernes Gerüst, eine Art Rednerbühne, die Pucki nach einer Weile, von den Vivatrufen der

dankbaren Menge empfangen, würdevollen Schrittes bestieg. Die geräuschvollen Beifallsbezeugungen abwehrend, winkte er mit der Hand um Ruhe: dann sprach er unter lautloser Stille:

„Lampeduser Mitbürger!

Ich bin diese Nacht, Eurem Wunsche gemäss, mit mir zu Rate gegangen: ich habe mit meinen Freunden, den Herrn Doctoren Jolipont und Jolipuis erwogen und wiedererwogen, wen ich Euch auf Euer Geheiss zum König geben solle, auf dass Ihr glücklich würdet auf immerdar. Die Fürstengeschlechter Europas habe ich an meinem geistigen Auge vorüberziehen lassen, damit meine Wahl den Würdigsten träfe unter den Würdigsten: ich habe, um allen internationalen Konflikten vorzubeugen, die schwierigsten Controversen über das Fürstenrecht befragt, und die Ansichten der findigsten Jurisconsulten mit einander verglichen. — Ihr werdet meinen Eifer loben, edle Lampeduser — so sehet denn, Mitbürger, den König den ich Euch bestimme!“

Nach diesen Worten erhob Pucki die Hand: in gewaltigen Klängen ertönte der Lampeduser Nationalmarsch, die Vorhänge des Zelttes teilten sich und siehe: — Auf einem niedlichen Trone sass Isidor I. in hermelinverbrämtem Purpurmantel, ein goldenes Krönchen auf dem Haupt. Der Erhabenheit des Augenblicks bewusst, schaute er ernst und stumm, gleich einem echten Könige, auf sein Volk. Vor ihm lagen seine

drei Räte im Staube: zu seiner Rechten stand Adolar Bonaventura im antiken Gewande eines jüdischen Hohepriesters, bereit, ein zweiter Samuel, den neugewählten König der Lampeduser zu salben. Sechs Epheben in weissen Gewändern streuten Rosenblätter, indess sechs Lampeduser Ehrenjungfrauen eine eigens von Professor Dr. Quaring verfasste Gelegenheitshymne im Soprantone der Unschuld vortrugen. Pucki selbst neigte sich vor dem Igel.

☛ Das Experiment misslang. Es fiel wohl hie und da ein williger, zu Kniefällen besonders geneigter Lampeduser zu Boden: die grosse Menge aber blieb, nachdem sie sich von ihrer Verblüffung erholt hatte, trotzig stehen. Die Patrioten ballten die Fäuste und riefen: „Lyncht den Schamlosen, knüpft den Elenden auf, der es wagt, unser höchstes Gut, die Krone zu beschimpfen.“ Andere, die bereits von den verderblichen Theorieen des Internationalismus angehaucht waren, rieben sich vergnügt die Hände und glaubten an einen schlechten Witz. Die Empörung gewann die Ueberhand. Schon sah sich Pucki der Volkswut ausgeliefert, bereits langten tausend rächerische Arme nach dem Frevler, da erschien in einer glänzenden Fantasie die Garde des Grafen und stellte durch ihr blosses Erscheinen die Ruhe wieder her.

Pucki begann zu parlamentieren.

„Ihr batet mich“, rief er, „ich sollte Euch einen König geben, Ich habe Euren Wunsch erfüllt, weshalb beklagt Ihr Euch?“

Da schrie das Volk:

„Wir wollten einen König haben, du aber gibst uns einen Igel.“

„Wohlan denn!“ entgegnete Pucki gelassen, „hätte ich Euch einen Lampeduser, etwa einen konservativen Minister zum König geben sollen?“

Da rief die Hälfte des Volkes: „Nein, Nein!“

„Hätte ich Euch“, fragte Pucki abermals „einen radikalen Deputierten empfehlen sollen?“

Da rief die andere Hälfte: „Nein, Nein!“

„Oder hättet Ihr vielleicht einen brandenburgischen Prinzen vorgezogen?“ meinte Pucki ironisch, diesmal seines Erfolges gewiss.

„Nie! Nimmermehr!“ erklang es wie aus einem Munde zur Antwort. „Wir sind Lampeduser, wir wollen Lampeduser bleiben.“

„Also“, begann hierauf der Graf seine Beweisführung, gab ich Euch einen Igel. Mein Igel ist das Ideal eines Königs; er wird unparteiisch, ohne menschliche Schwächen und ohne menschliche Leidenschaften regieren. „Der König“ ist ein Begriff, ein König besteht nur durch die Gnade des Volkes, als das Resultat seines Willens und das Symbol seiner Macht. Was missfällt Euch an meinem Igel? Was vermisst Ihr an ihm? Glaubt Ihr, er habe zum Königspielen nicht genügenden Verstand? Was wisst Ihr davon? Er betätigt ihn nicht in einer Euch verständlichen Weise, ich gebe dies zu, aber vertrauen Sie meinem Worte, meine Herren,

ein guter König braucht keinen Verstand zu haben, ein guter König regiert doch nicht, er wird regiert. Nur revolutionäre Könige regieren. Als der kleine Alphons von Hispanien den Tron des schönen Landes bestieg, in dem die Pomeranzen wachsen, da wusste er anfänglich seinen Verstand auch nicht anders zu bekunden als dass er, zum Entzücken der ganzen Nation mit einem wirklich bewunderungswerten Naturell gar liebliche Sonnenflecke in seine Windeln malte. Dennoch riefen damals die Granden Spaniens: „Eviva Alphonso.“ Dünkt Ihr Euch etwa edler als spanische Granden? Der König, meine Herren, ist eine Konvention; so trifft doch eine Vereinbarung, gemäss welcher Ihr dem König, den ich Euch geben will, als den einzig rechtmässigen anerkennt. Sputet Euch, Lampeduser, wahret Eure heiligsten Rechte! Schon steckt das Nachbarland seine Polypenarme nach Euch aus!“

Nach dieser Rede stutzten die Lampeduser. Dann riefen sie mit Nachdruck: „Er ist verrückt, nach Lindenau mit ihm!“

Da nahmen die Reiter Puckis ihren Herrn in die Mitte und führten ihn ins Schloss. Adolar aber nahm den Igel in die Falten seines Mantels und folgte dem Grafen unter dem Hohngelächter der Menge.

14. NACH SEINER NIEDERLAGE ERZÄHLT PUCKI SEINEN FREUNDEN MORALISCHE GESCHICHTEN.

„Es freut mich“, begann Pucki seine Anrede als Adolar, Marc O’Parnell, Dr. Grinogorius und etliche

andere Freunde sich nach seiner Schlappe bei ihm einstellten, um ihm ihr Beileid auszudrücken, „es freut mich, dass das Sprüchwort: Donec eris felix — wenigstens nicht auf meine Lampeduser Freunde anzuwenden ist. Ich bitte Sie, meine Herren, nehmen Sie Platz. Mein Vetter schickt mir eben aus den Karpaten einen ausgezeichneten Tokayer, von einer Firma — Sie werden ihn schätzen lernen, meine Herren.“

Zögernd liessen die Gäste sich in die molligen Sessel nieder. Bis auf Marc O'Parnell, der sich als Bedingung seines Bleibens eine Chelmiss Hyksos erbeten hatte, machte sich bei den Eingetretenen eine leicht erklärliche Beklemmung bemerkbar. Es dauerte einige Zeit, bis Dr. Grinogorius die Frage wagte: „Aber Herr Graf, wie konnten Sie es unternehmen, das Volk in seinen heiligsten Gefühlen so tief zu verletzen?“

„Meine Absichten waren die reinsten der Welt,“ entgegnete Pucki, ob dieser Bemerkung gleichsam verwundert, „ich wollte die Lampeduser mit einer beständigen heilbringenden Dynastie beglücken — wenn die Herren es gestatten, so will ich als Commentar des heutigen Ereignisses eine kleine Geschichte erzählen, die sich in dem Fürstentum Magnesium (dem Nachbarlande meiner Heimat) zugetragen hat. Damals herrschte in Magnesium der Prinz Bodimar III., ein alter Hagestolz, der merkwürdigerweise ausser sich selbst auch noch sein Land in genügender Weise liebte, um diesem vor seinem Ende einen Tronfolger zu bezeichnen, und

so dem Fürstentum wenigstens eine Revolution zu sparen. Magnesium ist eine absolute Monarchie und die Worte des Herrschers sind daselbst Gesetz. So kam es, dass Bodimar III., der immer ein wenig excentrisch gewesen war, auf den sonderbaren Gedanken geriet, als zukünftigen Prinzen — einen Igel zu bezeichnen, einen Verwandten von Isidor, der, wie Sie durch diese meine Mitteilung erfahren, demnach auch von fürstlichem Geblüte ist.“

Die Anwesenden sahen einander mit vielsagenden Blicken an. Professor Dr. Quaring hüstelte, als wollte er sagen: „Beklagenswerter junger Mann, deine Psyche muss von einer furchtbaren Naivität oder von einer grenzenlosen Schamlosigkeit durchdrungen sein, um uns gleich kleinen Kindern unsinnige Parabeln aufzutischen.“ — Pucki tat, als merke er von der abwehrenden Haltung seiner Freunde nichts. „Magnesium ward glücklich unter seinem Igel“, sprach er, „Arkadien hätte das Fürstentum um seine Zufriedenheit beneiden können. Man hatte dem Igel das Staatssiegel an die rechte Pfote gebunden, und der seltsame Prinz hatte binnen kurzer Zeit erlernt, dasselbe mit einer Kunstfertigkeit zu handhaben, die jedem guten Könige alle Ehre gemacht hätte. Natürlich besass der Igelprinz drei tüchtige Minister, arbeitsame ehrfurchteinflössende Greise mit langen solonischen Bärten, die ein beträchtliches Teil der Staatsbürde übernommen hatten, eine Last, die sie übrigens gerne trugen. Jawohl, meine

Herren, schloss Pucki seine Erzählung, die Zeit während welcher in Magnesium der Igel regierte, war jedenfalls die demokratischste Periode der Geschichte dieses Landes. Keine Hofscharwenzelei, kein Buhlen um Fürstengunst, keine Ordenskriecherei und kein Nepotismus. Alle richtigen Entscheidungen wurden durch den Ausgang einer Partie Domino geregelt, die die drei Minister (drei ausgezeichnete Dominospieler) mit einander spielten.“

Die geduldigen Zuhörer konnten sich nach diesen Worten eines Lächelns nicht erwehren. Die Idee, die Puckis Erzählung zu Grunde lag, war zwar äusserst kindisch, dabei aber keineswegs neu. So meinte denn Dr. Grinogorius, er müsse dem Grafen in der Entwicklung seines Skepticismus zu Hilfe kommen.

„Gestatten Sie, sprach er zu Pucki gewendet, „sind Sie fest davon überzeugt, dass der Prinz von Magnesium, von dem Sie uns berichteten, auch wirklich ein Igel, und nicht, wie ich eher anzunehmen geneigt bin — vielmehr ein Hase war?“

„Ich erinnere mich dessen nicht bestimmt, erwiderte der Angeredete in den Gedankengang des Dr. Grinogorius einlenkend, soviel ich mich entsinne, war er ein Igel.“

Nach diesen Worten erhoben sich die Gäste, teils empört, teils gelangweilt. Die einen witterten eine Mystification, die andern glaubten ganz bestimmt, der Graf habe sich als Schüler Adolars durch das andauernde

Studium der Gastrologie eine kleine Gehirnerweichung zugezogen. Pucki spielte den Bestürzten und nötigte seine Freunde zum Bleiben. „Ich bitte Sie sprach er, „tun Sie mir ja den Schimpf nicht an, zu denken, ich möchte die Zeit meiner Freunde in respektwidriger Weise missbrauchen. Genehmigen Sie die Versicherung, Herr Dr. Grinogorius, dass in meiner Antwort nichts beabsichtigt war, das Sie in irgend welcher Weise hätte beleidigen können. Meine Worte entsprachen meinem Wahrheitsgeföhle. Ich liebe es überhaupt nicht, kategorisch zu reden, wie ein Buch, ebenso wie ich die Leute nicht liebe, die bei jedem ihrer Ansprüche tun, als sprächen sie aus dem Munde Zarathrustras. Uebrigens meine Herren, habe ich meine Geschichte nicht beendet. Sie machten mir den Vorwurf, ich hätte die Lampeduser in ihrer Menschenwürde gekränkt — so gedenken Sie doch der alten Aegypter! Letztere verehrten einen Ibis, nicht nur als König, sondern sogar als Gott. Dabei waren die Aegypter das gelehrteste und gebildetste Volk der alten Welt“. —

„Grade wie wir Franzosen“, warf Dr. Jolipois ein, „in meiner Heimat, auf der „Butte Montmartre“, wo meine Wiege stand, verehren wir den „Dieu Cochon“ und den „Dieu Poignon“ —

Pucki unterbrach die theologischen Betrachtungen des Dr. Jolibois dadurch, dass er ihm einen vernichtenden Blick zuwarf und daran die Worte knüpfte: „Wollten Sie die Güte haben, Herr Jolibois, draussen

nach dem Stand des Pluviometers zu sehen: es ist nicht unbedingt nötig, Herr Professor, dass Sie mir vor Ablauf einer Stunde das Resultat Ihrer meteorologischen Untersuchungen mitteilen kommen. — Um auf den Igel von Magnesium zurückzukommen, fuhr Pucki, seinen Gästen wieder zugewendet, fort, so weiss ich wirklich nicht, ob Sie mir es nicht als eine Verletzung Ihrer religiösen Gefühle anrechnen werden, wenn ich meine Geschichte wahrheitsgetreu zu Ende führe — „Nur zu!“ erwiderten die Gefragten, teilweise in ihr Schicksal zu ergeben. „Nur zu! wir halten uns auf das Schlimmste gefasst.“

„Wie ich Ihnen bereits mitzuteilen die Ehre hatte“, fuhr Pucki mit einer beispiellosen Ungewissheit fort „waren die Magnesier, unter der Herrschaft Gottlieb I., das glücklichste Volk der Welt: da schlichen sich aus dem Westen die gleissenden Theorieen der bösen Freimaurer in das bisher gänzlich orthodoxe Land. Die Folge davon war, dass ihre Anhänger den lieben Gott abschafften, woraufhin sich eine zügellose Amoralität fühlbar machte. Wie alle Länder (die Weltgeschichte bietet hierzu ein untrügliches Beweismaterial), die den rechten Gott verkannt hatten, geriet auch Magnesium in einen solchen Zustand moralischen Elendes, dass das Fürstentum zweifellos daran zu Grunde gegangen wäre, hätte nicht ein Schuster den glücklichen Einfall gehabt, die profane Macht mit der göttlichen zu vereinigen. — So rief man den Igel zum Gott der Mag-

nesier aus.“ — „Den Magnesiern erging es natürlich unter dem neuen Gotte sehr wohl“, unterbrach Dr. Grinogorius, dem Ideengang des Grafen zuvorkommend.

„Ausgezeichnet“, erwiderte letzterer.

„Und das Gesetz des neuen Gottes? War es der äussere Zwang, der kategorische Imperativ?“ — der Blick des Dr. Grinogorius heftete sich gleich einem spöttischen Fragezeichen in die Augen Puckis. — „Der Gott der Magnesier erliess ein einziges Gebot: er offenbarte es durch den Mund des Schusters, dem er seine Entstehung verdankte. Es hiess: Tue nicht deinem Nächsten was du nicht willst, dass man dir selbst tue. — Sie lächeln, meine Herren, ich weiss wohl, es ist ein altes Gebot, es hatte jedoch den Vorzug vor anderen Gesetzgebungen, dass es das einzige war, das der Gott der Magnesier verkündet hatte. Seine Befolgung erheischte keinen nutzlosen Aufwand von Kultusdiensten und kostspieligen Aufzügen, mit denen sich so viele Religionen umgeben. Die Magnesier hatten Disciplin, und die weltliche Macht bestrafte die Uebertretung des göttlichen Gesetzes.“

Nach diesen Worten schwieg Pucki. Die Herren waren an der fünften Flasche Tokayer angelangt, so dass dem Umstande nichts entgegenstand, noch ein Stündchen über die Gottheit und über das Jenseits zu disputieren. Wir haben persönlich die Erfahrung gemacht, dass in allen Gesellschaften, in denen Tokayer getrunken wird, man bei der vierten Flasche Politik redet, bei

der fünften jedoch sich bereits zu den Welträtseln, namentlich aber zur Frage des Jenseits versteigt. Dr. Grinogorius diskutierte heftig und mit Ueberzeugung; Adolar widersprach nur lässig, wobei er nicht vergass, mit sichtbarem Wohlwollen den süßen Ungarwein sich zu Gemüte zu führen. Dr. Jolibois war der Ansicht, das Leben sei zu kurz, um über diese müssigen Fragen nachzugrübeln: die Philosophen aller Zeiten hätten vergebens ihre Gehirnnerven darüber erschöpft, er — Dr. Jolibois — verzichte auf die Lösung des Problems. Marc O'Parnell entlockte seiner Cigarette bläuliche Ringlein und sagte gar nichts oder höchstens: „Ah! Que la vie est donc âcre.“ Und als Professor Dr. Quaring, der Häckel und Strauss zitiert hatte, die Schöne Guerrero um ihre Meinung befragte, schlug die Diva halb schlafbefangen die Augen auf und meinte: *Moi? Mais je m'en f.otographie.“*

Sie hatte die Lösung gefunden.

So war denn abermals das Wort zur Wahrheit geworden: Was kein Verstand der Verständigen sieht, das sieht oft in Einfalt ein kindlich Gemüt.

(Fortsetzung folgt.)

EUGÈNE FORMAN.

ALFRED JARRY.

J'ai du Jarry, du Rabelais en somme.

PAUL FORT: *Le Roman de Louis XI.*

Maître Jarry, pour le comte d'Armagnac, ne dit qu'un mot, un seul, dans une grimace. On l'arrêta dès ce mot; car s'étant marché, lui-même, sur le pied, avait dit, avec un air

PAUL FORT (*idem*).

On peut admettre qu'à mourir le 2 novembre, Alfred Jarry voulut jouer aux morts un tour de sa façon. Car si l'Ubu de son Ubu-Roi est innombrable — je demande à voir le bourgeois qui ne s'accorde pas l'étoffe d'un roi — d'un poète, fi donc! — combien il doit pulluler outre-tombe, s'il en faut croire monsieur de Voguë ou tout autre: „L'humanité est surtout composée de morts!“ Et ce dut être un tolle justement infernal outre—Styx, quand s'y glissa l'ombre génialement difforme et radieusement burlesque d'Alfred Jarry.

En ce jour unique de l'année où elle jouit des airs compassés, des chrysanthèmes et des tuyaux de poêle de terrestres ubus, des inscriptions rutilantes de vanité et d'or, et des laideurs de ses tombes, en ce 2 novembre 1907, l'humanité des ubus feus, sûrement salua de clameurs rageuses celui qui ridiculisa le bourgeois dominateur par une œuvre géniale. Sûrement, elle lui lança le mot sigillaire choisi par la grand Ubu-Roi, son mot unique, ratifié par tous ceux de sa tribu, parce qu'il est bréneux et qu'il a la couleur de l'or, celui dont un général français signa l'histoire anglaise.

Cependant, ne m'abusé-je? Ubu-Roi, une œuvre géniale ⁽¹⁾ ne devait-elle pas être incomprise? Elle fut jouée deux fois, à l'Oeuvre. Mais avant Jarry, Henri Becque fut ignoré.

(1) Alfred Jarry écrivit Ubu-Roi à 15 ans, au collège.

Pourquoi relisant Ubu-Roi, revois-je passer le parapluie louis-philippesque et son roi ; pourquoi évoquai-je tel Ubu-Roi, à la fois soldat et ubu, peintre et ubu, musicien et ubu, prêcheur et philosophe et statuaire et ubu, ubu. . .

Il y a aussi les ubus de la science : Nietzsche créa le surhomme, Jarry donne la recette scientifique du *surmâle*. Dans ce livre la farce est si monstrueuse, si scientifiquement absurde, si énorme, si cauchemaresque, tout en restant froidement théorique et sanglée de logique, qu'à le lire, Jules Verne se fût frappé le front et que le sombre montévidéen, l'absurde et magnifique Charles de Lautréamont eût bramé de plaisir.

En mérite des tortures que m'infligea la science, me permettrait-on de préférer ce livre de science absolue ?

D'aucuns préféreront *Les jours et les nuits, roman d'un déserteur*, d'un style un peu ardu et compliqué peut-être, mais si réaliste, d'une vision si originale que parfois elle déconcerte, et suraiguë et désolée, allant jusqu'à l'âme des choses pour déflorer le symbolisme prétentieux ou indigent dont les vétit notre suffisance. Et ce qu'elle en laisse subsister n'est qu'un geste qui n'est peut-être qu'une fuite qui n'est peut-être qu'une hallucination.

Tous les Latins aimeront *Messaline*. La surfemme ? Tous les poètes y aimeront l'évocation du cirque nocturne et son peuple figé de fervents écoutant, immobiles, la rêverie du mime adulé de la plèbe. Vision grandiose et tragique que seule égale, dans le roman antique, la scène du Prométhée dans *L'Homme de pourpre* de Pierre Louys.

Ricochant sur *César Antechrist* des temps antiques aux temps modernes, dirai-je *L'Amour en visite* et *Les Minutes de sable mémorial* et *L'Almanach du Père Ubu* ?

La satire de la liberté transcendante, intégrale, anarchiste des libertaires est dans *Ubu enchaîné*. Cette pièce ne fut jamais jouée. Mais ce serait peut-être un spectacle incomparable pour sa valeur philosophique, à offrir à notre époque de démocratie à pleins bords ?

„Dans la trappe, Père Jarry !“

Si la mort a de l'esprit et que, parodiant Ubu, elle somma le poète en ces termes, *Ubu-Roi* dédaignera ses ordres: c'est un chef-d'œuvre du génie français!

Alfred Jarry est mort sur un lit d'hôpital, à 34 ans. Comme le pauvre Lélian, comme le dernier Grand-Maître Villiers de l'Isle-Adam qui baptisa Tribulat Bonhomet, ce proche parent d'Ubu, Alfred Jarry, docteur Faustroll du *Mercure de France*, collaborateur de la *Revue blanche*, de l'*Ermitage*, de la *Vogue*, de la *Plume* etc, est mort hors la gloire! A nous d'agir pour qu'il vive en elle!

PAUL PALGEN.

DEUTSCHE LITTERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU.)

Erzählende Dichtung. — Ab und zu geht uns durch Zufälle die Armut unserer Phantasie auf. Diese Zufälle fallen allemal zusammen mit neuen Offenbarungen aus der Litteratur des Orients. Solche Innigkeit in der Weltaufnahme und solchen Reichtum im Fabulieren bringen wir arme Europäer nicht auf. Wenn ich die Gedanken niederschreiben wollte, die die Lektüre der drei zuletzt erschienenen Bände der *„Erzählungen der Tausend und ein Nächte“* (Insel-Verlag 1907) in mir lösten, käme etwas wie eine Ohnmachtserklärung heraus. Ist es Feigheit oder Klugheit, wenn ich also schweige? Nur das möchte ich sagen: Die Märchen und Sagen der Scherahzad bestimmte man heute nur für Kinder und schusterte ihnen eine purgierte Ausgabe zurecht; es wäre an der Zeit, wenn die Großen sie läsen. Was in ihnen so schön wirkt, ist das Seelenbefreiende einer vor nichts Furcht zeigenden Phantasiekraft.

Ein wenig orientalisch und orientalisch in gutem, sehr gutem Sinne sind zwei Bücher eines Dänen, dessen ersten verdeutschten Roman ich in diesen Blättern besprach: *„Himmerlandsgeschichten“*

und „*Die Welt ist tief . . .*“ von *Johannes V. Jensen* (erschienen bei S. Fischer, Berlin). Wer diesen neuen Skandinaven für Deutschland entdeckt hat — am Ende war er es selbst — hat nicht nur für ihn, sondern auch für uns Verdienst. Er sprüht nämlich von Talent und gibt seine schönsten Sachen mit einer Sorglosigkeit, die alle die charakterisiert, welche ein Verarmen nicht zu fürchten brauchen. Es ist grosse Verschiedenheit der Klimate und Schauplätze in den beiden Novellenbänden, besonders in dem letztgenannten, nur ist das Exotische bei Jensen keine Verlegenheitspose, weil er auch die kleinsten Eigenheiten seiner Heimat zu beleben weiss. Stil und wiederum Stil! Von so wenigen darf man es sagen, dass es gebührt, vor diesem Welteroberer den Hut zu ziehen und denen frech ins Gesicht zu lachen, die bei dieser wie bei jeder starken Talentprobe mit dem Verlegenheitswurf „Dekadence“ ihre ästhetische Unkultur verstecken wollen.

Dieselben Menschen mögen vielleicht auch den *Ludwig Thoma* nicht; sie sind ja zumeist „Idealisten“ und Thoma ist ihnen nicht „edel“ genug. Dafür ist er der ehrlichste Erzähler, der heute in dem Bayernlande lebt, und seine „*Kleinstadtgeschichten*“ (München, bei Langen), die gewiss nicht „fein“ in der Ausarbeitung sind, bringen ein meist drolliges Geschehnis durch den kraftvollen Vortrag und den schweren Humor in eine Beleuchtung, die die tiefen Menschlichkeiten aufdeckt und in uns Menschliches auswirkt. Wer nur den Peter Schlemihl des *Simplicissimus* kennt, tut gut, nicht nur die Lausbubengeschichten, sondern auch diese starken, bescheidenen Erzählungen zu lesen, um zu empfinden, wie mit einfachen Mitteln ein tiefer, kreuzbraver Mensch künstlerisch wirken kann und wie der ästhetische Firlefanz der robusten Ehrlichkeit nimmer die Wagschale hält.

Als Gegenstück seien die „*Märchen des Lebens*“ von dem Wiener *Peter Altenberg* genannt. Hier ist Suche nach Imponderabilien; bald glücklich, bald verfehlt. P. A. ist schlechtweg ein geistreicher Kerl, und es ist bedauerlich, dass er die Pose des Pathetikers für nötig hält, um ernst genommen zu werden. Aller Manier zum Trotz

hat er des Scharfgesehenen und glücklich, witzig Formulierten so viel, dass die betreffende Pose ihren Zweck verfehlt und unnütz wirkt. Einen geistreichen Menschen genießt man; das Ernstnehmen ist Gott sei Dank dabei Nebensache.

Diesen Erzählwerken gegenüber wirkt die Biederkeit eines Romans von *Max Alexis von der Ropp*, der „*Elkesragge*“ betitelt ist und vom Verfasser ein Zeitroman aus den baltischen Provinzen genannt wird, schwächling genug. Der heimatliche Hintergrund in „*Elkesragge*“ ist freilich stark, aber die Hauptfigur, die des ästhetisierenden Gutsbesitzers Alexander von Bohlen läßt dafür an Gemachtheit nichts zu wünschen übrig. Die wenigen guten Kapitel dieses Romans sind da, wo der Erzähler nur Situationsdarstellung zu geben braucht. Die Menschendarstellung ist auf der ganzen Linie mißlungen, die Tragik mithin nicht zwingend. Daneben kommt das Epopoenhafte im blindwütigen Fordern des Volkes, gegenüber der eingehenden und etwas tendenziösen Darstellung der Peinen des Adels viel zu kurz. Das Buch wäre schon besser geworden, wenn, bei Voraussetzung desselben Talentgrades, ein anderer als ein Edelmann dasselbe geschrieben hätte.

Von Durchschnittswert ist ebenfalls der neue *Omptedasche* Roman „*Wie am ersten Tag*“, (ebenfalls bei Fleischel) der das verzweifelte Ringen eines Künstlers um Ruhm und Brot schildert. Der Charakter ist so speziell und die Armseligkeit desselben so nüchtern, dass wir interesselos bleiben. Voraussetzungen und Geschehnisse, Nebenfiguren und Katastrophe sind in üblem Sinne romanhaft, und es ist zu verwundern, dass der gewandte Maupassant-Übersetzer Ompteda mit solchen Stilclischés arbeitet, wie er es hier tut. Aber der Mann tuts nicht unter einem Roman pro Jahr. Dahingegen mutet „*Tod und Leben*“, das Buch eines jungen Wieners *Emil Lucka* (ebenfalls bei Fleischel) viel angenehmer an. Nur ist es ebenso sehr in gutem Sinne langweilig und eintönig, wie der *Omptedasche* Roman in schlechtem Sinne spannend und lebendig ist. Denn Lucka schreibt einen Roman, in dem nichts geschieht und in dem das, was geschieht, aus dem Ich einer verkrachten

Persönlichkeit heraus gesehen, uns neue Nahrung zu denselben trüben Lamentationen gibt, die für eine Novelle langen, aber für einen Roman zuviel sind. Es wird deren geben, die dieses Buch schätzen; die welche so sind wie der Held und die, welche ganz anders sind; die andern lässt es gleichgültig und die Kritiker unter ihnen wünschen dem Darsteller, dass er was ersinnen und was gestalten lerne; dann bringt er mehr fertig als 300 Seiten gut geschriebener lyrischer Prosa, dann kann sich ihm eines Tages ein Stoff zum Kunstwerk runden.

Zum Schluß muß ich noch von einer Übersetzung reden, die ganz nötig war, denn das Bild eines vorteilhaft bekannten Ausländers wird durch dieselbe voller und interessanter. Es handelt sich um die ebenfalls bei Fleischel erschienene Übersetzung eines drolligen Luftschifferromans von *Hermann Heyermanns*, der „*Geflügelte Taten*“ heißt. Dieser Holländer, den man vor zirka drei Jahren für die deutsche Bühne entdeckt hat, galt in den Augen seiner deutschen Zeitgenossen als begabter, düsterer, anklagender Naturalist, der mehr Schwere als Gelenkigkeit hat. Er ist aber mehr, wie das vorliegende Buch zeigt. Nämlich ein ganz tüchtiger humoristischer Erzähler mit recht barocken, zum Wälzen barocken Einfällen.

* * *

Von neuer Lyrik. — Zwei wertvolle Bücher, in denen Kunst und Leben, Wirklichkeiten und Formwerte stecken, gibt der Insel-Verlag; sie sind von den beiden Anerkannten *Rainer Maria Rilke* und *Ricarda Huch* und heißen alle beide — unpräzenziös im Gegensatz zu den gespreizten Titeln der Auchlyrik mancher mit Versen auftretender Jünglinge und Jungfrauen — einfach „*Neue Gedichte*“. Als hätten die beiden sagen wollen: du kennst mich ja, Stiller im Lande, weshalb soll ich mich selbst umschreiben; ich bringe dir etwas *Neues*, Sorge, es im Geiste des Alten zu genießen und geniessend es für dich zu vermehren. Ricarda Huchs neue Verse sind ein Cyclus von heißen Liebesgedichten, in denen einige Strophen stehen, deren Plastik den Sinn für ganze Stunden ausfüllt, dann einige Sonnetts, deren starker Ton und fruchtbare Leidenschaft

die Form nicht gesprengt und uns Augen und Kopf dennoch heiss machen, indem sie uns mitschwingen tun. Rilke ist konzentrierter geworden, hat das Klingenlassen aufgegeben, das Musikalische überwunden und sich mit Georgescher Kunstart thätig auseinandergesetzt. Er war immer einer der Besten und bleibt es in dieser abstrakten Art ganz gewiss.

Lulu von Strauss und Torney gibt „Neue Balladen und Lieder“, (bei Egon Fleischel) die zu bieder, zu wenig intensiv und original in den Gefühlswerten und in der Form sind, um tiefer zu interessieren. Es ward mir auch hier wieder klar, wie schwer es ist, die verstaubte Balladenform umzugießen. Und so läßt man es gewöhnlich bei einem mehr oder weniger gelungenen Blankscheuern derselben. Innerlich bleibts dann selbstredend wie es allzeit war. Was ist damit schließlich gewonnen?

Für uns als zweisprachige Revue ist speziell interessant die vorzügliche Verdeutschung der Gedichte *Rimbauds*, die *K. L. Ammer* im Insel-Verlage erscheinen lässt. Stefan Zweig leitet den Band etwas überschätzend aber interessant ein, dann folgt die Übertragung der Biographie Paterne Berrichons. Die Gedichte sind im allgemeinen sehr gut gewählt; die Übersetzung selbst, von einigen groben Schnitzern abgesehen, eine der besten, die mir von französischer Lyrik je unter die Hände kamen.

* * *

Der Verlag **Eugen Diederichs** aus Jena, der nicht nur Geschäfte machen will, der wie der Insel-Verlag in behutsamer Organisation kulturelle Zwecke verfolgt, leitet das Verlagsjahr 1908 mit der Herausgabe eines Almanachs „*Weimar und Jena*“ ein, der über das Geleistete einen erfreulichen Überblick gewährt. Am interessantesten sind von den letzten Publikationen die von *Gundelfinger* herausgegebenen „*Romantiker-Briefe*“. Hier, d. h., über die Romantik grassieren noch so viele falsche Begriffe, dass ein Dokument wie das vorliegende an Aufklärung genug zu tun hat. Der Band ist mit einem Porträt Carolinens geziert. Und Caroline ist die segnende Muse, die unaufhaltsam in den Persönlichkeiten wirkte, die hier

von ihren Plänen, Arbeiten und geistigen Sorgen reden. Wer Furcht hat, sich in diese einzige Frau platonisch über ein Jahrhundert hinaus verlieren zu müssen, darf nach diesem Buch nicht greifen. Es steht ihm unfehlbar bevor; aber sie wird über sein geistiges Leben keinen Schatten werfen.

* * *

Heft 21–23 des **März** sind so reichhaltig wie die alle, welche wir hier schon besprachen. Bernard Shaw wird in Heft 22 fertig mit dem unglücklichen Nordau; das geistvolle und in vieler Hinsicht orientierende journalistische Prachtstück lässt in jedem, der schreibt den Gedanken aufkommen: „Wenn ich zufällig ein Nordau sein sollte, dann verschone mich der Herr in Gnaden vor einem Shaw.“ In demselben Heft schreibt Jakob Schaffner, von dem wir hier schon sprachen, – wie man von ihm sprechen darf, seinen zweiten „Märzbrief“, in dem ein lustiger und kluger Augenmensch eine Reise so erzählt, wie wenige es können. In Heft 23 singt Ernst von Wildenbruch einen rührenden, starkgefühlten Hymnus auf den alten Björnson. Neben diesen Hauptartikeln noch Vieles, was Wert und Form hat.

Die *Gegenwart* bleibt immer noch eine unserer interessantesten Wochenschriften. In den letzten Nummern gelangen unter anderm zu Wort: Max Brod mit einer barocken Novelle, Kurt Martens und Ludwig Geiger.

FRANZ CLEMENT.

* * *

BIBLIOGRAPHIE.

Moralistes et Poètes par Maurice Souriau. (Vuibert et Nony, Paris 1 vol. fr. 3.50.

L'éminent professeur à la Faculté des Lettres de Caen, à qui nous devons une très fine et très enthousiaste conférence faite l'année dernière à l'Alliance française à Luxembourg, a réuni en volume un certain nombre d'études littéraires d'un incontestable intérêt. Avec raison M. Souriau revendique en faveur de la critique littéraire

le droit de la faire procéder de l'esprit scientifique, à l'égal de l'histoire, de la philologie et, plus récemment, de la philosophie. Mais il nous met en garde aussi contre l'exagération de cette manière qui dresse entre le lecteur et le livre de critique «une véritable barrière de notes, de références, d'indications bibliographiques, etc., et le rend illisible à force de vouloir être scientifique.» (Ce sont là des conseils qui seraient à méditer!)

Dans son chapitre sur Pascal, l'auteur apporte une interprétation nouvelle et pourtant vraie des *Pensées* sans faire montre, à l'égard de Port-Royal, de l'admiration absolue que l'on prête généralement aux universitaires. — De pittoresques détails sur la fille de Bernardin de Saint-Pierre; une étude tout-à-fait remarquable sur *La versification de Lamartine*; une réhabilitation pour ainsi dire de Casimir Delavigne; des révélations sur *Les cahiers d'écolier de Brizeux*; les idées d'Alfred de Vigny sur le romantisme, font de ce livre, avec une conférence sur *La fête des poètes normands* et cette autre, sur René Bazin entendue ici même, une source précieuse de documentation littéraire.

M. N.

Les idées morales de Victor Hugo par Maurice Souriau. (Bloud et Cie, Paris. 1 vol. fr. 1.00.)

La méthode scientifique dont nous venons de parler, M. Maurice Souriau l'applique également à l'étude des idées morales de Victor Hugo. C'est ce qui lui a permis d'être «clair, net et logique», malgré la difficulté de la matière. Même sans partager les idées de M. Souriau on ne peut faire autrement que de rendre hommage à son noble souci de vérité, à son bel effort d'être impartial. Il a divisé la vie morale du poète en quatre périodes: Victor Hugo, 1) légitimiste et catholique; 2) chrétien, monarchiste et libéral; 3) déiste, bonapartiste et républicain; 4) anticatholique et républicain socialiste. Le dernier chapitre, intitulé *Le testament moral de Victor Hugo* couronne dignement ce beau livre d'un style pur et d'une clarté parfaite.

M. N.

D'Annunzio intime par F. T. Marinetti (Ed. du journal *Verde et Azzurro*. Milan, 1 plaq. 1 lire).

Le vibrant poète italo-égyptien de langue française F. T. Marinetti, l'auteur de *La Conquête des Étoiles* et du *Roi Bombance*, a écrit sur Gabriele d'Annunzio des pages fougueuses et exquises, pleines d'observations pittoresques, indiscrètes et violentes, où le poète du *Feu* est audacieusement déshabillé et glorifié triomphalement. Et cela laisse l'impression contradictoire d'un d'Annunzio à la fois artiste et snob, roublard et naïf, fumiste et génial. Un grand homme qui aurait des petitesesses magnifiques. M. N.

Olivier Billaz. — **En Allevard.** — (Grenoble. Aubert, 1 vol. ill. 8 francs.)

M. Olivier Billaz, ancien directeur de la *Revue Idéaliste*, es. professeur au lycée Buffon, à Paris. Ce fonctionnaire déraciné a conservé à sa petite patrie d'Allevard une adoration sans borne, exclusive, presque hardie. Je ne crois jamais avoir lu une œuvre qui dise avec une aussi absolue sincérité l'amour du sol natal. Et c'est ce qui fait que ce livre, qui semble, au premier abord, ne pouvoir présenter qu'un intérêt local, est intensément humain et universel. Hymne à la terre ancestrale, affirmation d'un culte patriotique, cet *Essai descriptif et historique sur un canton des Alpes françaises*, est écrit par un lettré qui a une âme de poète Mi-savoyard, mi-dauphinois, le vert Allevard, „dans son berceau de montagnes, rit comme un enfant à la lumière“. Et c'est ainsi, hors de ce beau livre expressif de l'horizon qui l'inspira, que semble nous sourire ce coin de terre, et inviter au repos des combes et des pentes alpestres notre inquiète lassitude moderne. M. N.

J. Fonsny et J. Van Dooren: — **Prosateurs français** — Verviers. Alb. Hermann, éditeur. 1 vol. fr. 7.00.

MM. Fonsny et Van Dooren, qui avaient déjà rendu aux lettres françaises un inappréciable service en publiant ce plus parfait des répertoires lyriques qu'est leur *Anthologie des Poètes*, viennent de compléter leur œuvre par une anthologie des prosateurs.

On peut hardiment prétendre qu'il n'existe, à l'heure qu'il est, rien de comparable: Morceaux choisis, extraits d'auteurs, chrestomathies, florilèges, anthologies diverses et signées de tous noms,

rien qui prenne rang à côté de l'ouvrage que j'examine, rien qui s'en rapproche.

Ce livre est, exactement, la dernière étape avant les œuvres complètes.

Il faut admirer, très sincèrement, le labeur immense qu'il a nécessité. Dissemblable de toute tentative analogue, d'une originalité flagrante, accordant à la littérature d'aujourd'hui et aux auteurs contemporains une place prépondérante et méritée, en concordance avec notre sensibilité moderne, sans pour cela préjudicier en rien — au contraire — aux époques littéraires antérieures, cette condensation, sur 1000 pages de 10 siècles de littérature est simplement une merveille. Si jamais pareil tour de force fut tenté, ce fut certes sans aboutir. Il appartenait à deux professeurs d'Athénée de Belgique, à l'écart des grandes villes, des bibliothèques, des tierces recherches, des facilités sans nombre qu'offrent les centres intellectuels de le réaliser. Ce que Paris ne put ou ne voulut faire, Arlon et Verviers l'ont effectué !

Et si encore ce livre n'offrait qu'un choix judicieux et rare des textes, que des pages extraites avec soin par des lettrés délicats, que les fragments, tous remarquables, d'œuvres diverses !

Mais il y a ça et il y a mieux : cette anthologie est en même temps un traité de littérature. Non par ses brèves et d'ailleurs excellentes notices biographiques, non par la liste complète des ouvrages en prose de chaque auteur, non encore par l'opposition savante des „mêmes sujets“, mais parce que en quelques pages, souvent en quelques lignes, les extraits publiés donnent les divers aspects du style de chaque écrivain, sont représentatifs de sa manière. De sorte que cet ouvrage complète tout „manuel de littérature“ et, au besoin, le remplace.

Depuis les *Serments de Strasbourg* jusqu'aux *Civilisés* de M. Claude Farrère, peu d'œuvres s'imposent qui ne lui aient prêté quelques lignes, peu de noms surgissent en notre mémoire que ses notes ne rappellent. Français ou étrangers, tous ceux qui, maniant notre admirable langue française, la marquèrent de leur

sceau, tous ou presque tous figurent dans cette interminable liste de plus de 1200 noms, de plus de 1000 extraits.

Certes — et MM. Fonsny et Van Dooren ne l'ignorent pas — cette première édition d'une œuvre aussi considérable n'est pas sans lacunes. Mais elles sont rares et réparables. D'autre part il faut considérer avec les auteurs la difficulté qu'il y a à „trouver la page d'anthologie“ ou encore le „but scolaire“ de l'ouvrage. Ces raisons infirmeront les quelques observations qui vont suivre, et que je ne fais, en réalité que par acquit de conscience, ou parce qu'il sied, en critique impressionniste, de marquer ses préférences :

Je passe sur la petite querelle que M. Lanson, dans la préface, cherche à MM. Fonsny et Van Dooren à propos de ce qu'ils entendent par : „les Étrangers“ et me contente de leur suggérer, en l'espèce, l'épithète plus exacte de „Coloniaux“ ; mais si je leur donne encore raison contre M. Lanson au sujet de Marivaux, j'estime qu'ils eurent nonobstant certains torts :

Pour ne pas remonter plus haut, celui p. ex. de ne pas citer, en note au moins, Restif de la Bretonne (pour ne parler que de celui-là) ; plus loin je déplore l'absence de Ed. Laboulaye, Aug. Vacquerie, Paul Meurice ; ils valaient bien une mention ; d'autre part, l'énumération bien que méprisante, était superflue de ces feuilletonnistes comme F. de Boisgobey, X. de Montépin, Pierre Sales et autres Pierre Maël, honte des lettres françaises, quand Georges Ohnet, qui pourtant les vaut, n'est point même mentionné, et que l'ardent pamphlétaire Henri Rochefort, de qui un seul Premier Paris est supérieur à tous ces rez-de-chaussée, est passé sous silence. Mais où j'en veux presque aux auteurs, c'est d'avoir fait la part si belle à Mesdames Marcelle Tynaire, Daniel Lesueur, Jean de la Brète, Gab. Reval et d'avoir négligé notre grande et admirable Rachilde ! Et quant à M^{me} Jean Bertliero ! Consacrer deux pages de grand texte et une notice bibliographique à ce pâle succédané de Pierre Louys, à cette pseudo-évoquatrice sans couleurs et sans chaleur d'un monde antique qu'elle est incapable de „voir“ et ne

rappeler Pierre Louys lui-même, Pierre Louys, de qui chaque volume est un incontestable chef-d'œuvre, Pierre Louys, grand poète et plus grand prosateur, que par deux lignes, en note de Mme Bertheroy!

Il est regrettable également qu'on n'ait pas retenu Abel Hermant; les pages d'anthologie pourtant foisonnent dans son œuvre abondante et souveraine; et que de choses délicieuses à extraire des œuvres en prose de Francis Jammes, d'Adolphe Retté, d'André Gide, de Saint-Pol-Roux, de Gustave Kahn. Et dans Baudelaire, dans Mallarmé, dans le Verlaine des *Mémoires d'un veuf*? Et la truculence de Hugues Rebell, et l'étrangeté de Lautréamont? Et les impressions d'Extrême-Orient de Paul Bonnetain, et la phrase magistrale de Maurice Maindron, et les détails „homériques“ d'Élémir Bourges?

Pourquoi encore ne trouvons-nous rien non plus de ces fins lettrés, desquels la lecture est une sécurité intellectuelle et qui signent Marcel Schwob et Henri Mazel? Et de ce Joséphin Péladan, si assagi, et de ce vibrant d'Esparbès? Pourquoi encore ne pas d'un mot avoir rendu attentif à Jean de Tinan, à Willy, créateurs d'un style nerveusement parisien? Aux historiens encore: Duruy, Vandal, Maspéro, etc., aux critiques d'art, aux traducteurs?

Quant aux étrangers, si je réclame au nom des Suisses, en faveur de Louis Dumur et de Binet-Valmer, j'ajouterai que, pour ce qui est de leurs propres compatriotes, MM. Fonsny et Van Dooren, tout en sélectionnant avec autorité, auraient peut-être dû citer encore ces autres représentants des lettres belges, très connus en France, presque célèbres, et qui ont nom: de Waleffe, Albert du Bois, Kistemaekers, Sander Pierron, Carton de Wiart et même Godefroid Kurth, (quoique je voie en lui l'homme néfaste par excellence aux lettres et à l'esprit français en Belgique).

En ce qui concerne le Grand-Duché de Luxembourg, il n'aura jamais été à pareille fête. S'il n'est mentionné qu'avec Funk-Brentano, Thyès et Charles Kayser, il faut remarquer que MM. Fonsny et Van Dooren ne retiennent, pour l'étranger, que les œuvres d'imagination.

Et, à moins de considérer comme telles des commentaires sur, p. ex. l'Origine de l'Hypothèque, (v. notre N° 8) je ne vois pas trop...

Car, „la critique est aisée!“ que cet aphorisme me serve d'excuse pour avoir voulu trouver des défauts à une œuvre à laquelle je reconnais un immense mérite et une réalisation parfaite. J'ai défendu mes préférences littéraires et mes appréciations personnelles, sans plus. —

Il serait à souhaiter que le Gouvernement grand-ducal qui „recommanda l'anthologie des Poètes pour distributions de prix et bibliothèques d'élèves“ agit de même avec les Prosateurs. — M. N.

Octave Mirbeau — **La 628** — **E 8**. — Paris, Fasquelle éd. 1 vol. fr. 3.50.

Les affaires sont les affaires, et la 628 — E 8 qui en est une excellente pour MM. Fasquelle, Charron et Mirbeau ne fait pas celle de tout le monde. Tel Christophe Colomb sur sa caravelle, M. Octave Mirbeau s'en alla en automobile découvrir ces „pays nouveaux ou mal connus“ qui sont la Belgique, la Hollande et les Bords du Rhin! Cette ingénuité géographique désarme et met de bonne humeur. On laisse M. Octave Mirbeau à sa dyspepsie grincheuse et on lui emprunte ses lunettes de chauffeur, qui sont merveilleusement déformatrices.

Ce livre est gonflé à fond de méchancetés, petites et grandes, toutes exquis. Beaucoup plus de faux que de vrai, mais cela n'enlève rien à ceci, au contraire.

Un chapitre, *La faune des routes* devrait être dans toutes les mémoires sportives. M. Mirbeau constate qu'après la poule et le cheval, l'animal le plus sot de toute la création est le Monsieur qui arpente la grand'route muni de son chien. Ce n'est pas très flatteur, mais c'est si vrai! — M. N.

André Germain. — **La cousine et l'ami**. — Paris. Sansot et Cie 1 vol. 3.50 fr.

Bon roman, du genre qui serait dit ennuyeux, par certains. Une belle et fière figure de femme; de la douleur et du sacrifice; une

allure classique, presque antique. Seulement tout cela repose sur une éducation manquée et sur le malentendu initial de la première nuit. Edith Varèze n'est pas sympathique, malgré sa grandeur d'âme. Cette „presque vierge“ exaspère. — M. N.

Robert Randau. — **Les Colons.** — Roman de la patrie algérienne, Paris. Sansot et Cie. 1 vol. 3.50 fr.

Evocation brillante de la mentalité d'une race, tour à tour raffinée ou brutale, réaliste ou mystique, ce roman est une œuvre forte et originale extrêmement. L'auteur nous fait vivre et râler sous les rutilances du soleil cruel et sensuel de sa patrie et nous en fait aimer les larges horizons de mer et de sable. Peintre, Robert Randau a des tons pleins, violents et sans fusion; poète, les cris que pousse son âme frénétique nous émeuvent par leur sincérité poignante.

L'auteur de *„Autour des feus dans la brousse“* se retrouve ici avec tout son charme exotique et fervent. — PAUL REISER.

* * *

Enrico Cavacchioli. — **L'Incubo velato. Poemetti e liriche.** — (Milano, edizioni di „Poesia“) 1906. 1 vol. 3 fr.

Enrico Cavacchioli est un lauréat des concours de l'excellente revue milanaise „Poesia“. Le fronton de son livre porte l'inscription: „Thou shalt be all in all and I in the“; elle indique le double caractère de l'œuvre: mysticisme panthéiste, influence étrangère. Sur toutes ces pages — brutales ou doucement harmonieuses — plane un calme immense. Derrière les futaies surgissent les satyres aux gris yeux métalliques, symbole de la mystérieuse forêt; au-dessus des arbres, sur les ailes du silence, dort le son d'une flûte. Plaines, montagnes, mers, tout est rempli d'insaisissables fantômes réels. Mais à l'immense et effrayant Tout, l'homme, conscient de sa supériorité, oppose son âme sereine et insondable comme la nature même. Le thème n'est pas nouveau en deçà des Alpes; mais Enrico Cavacchioli a une belle et fine âme de poète et son livre est à noter.

Guido Verona. — **Bianco amore.** — (Milano, edizioni di Poesia) 1907. 1 vol. 3 fr.

Livre paisible autant que le précédent est tumultueux, malgré son apparence de sérénité. Le recueil débute par un long poème idyllique: au milieu de la paix sacrée des plaines infinies, dans „le blanc mystère“ d'une gaie chambrette, se déroule la plus douce des histoires d'amour. C'est du Virgile sentimental. Les pièces suivantes révèlent la même sensibilité résignée et calme. Au vieux mendiant errant de village en village, le poète pose la question: Où résident la paix, la justice? — Silence. Le vieillard, sans répondre, continue sa route

Verso la meta inutile, ma certa:
L'ombra e la pace di una eterna fossa.

Puis le poète reprend son doux rêve: un village silencieux, une chambre solitaire, la fenêtre ouverte, laissant entrer l'air des montagnes; dans la chambre un Christ qui meurt et tout autour „un gran sogno di pace“.

N. SCHLOTTERT.

* * *

LES REVUES.

Le **Mercure de France** (décembre) continue à nous dévoiler les petits côtés de l'histoire littéraire, en nous faisant pénétrer dans l'intimité des grands hommes. Édouard Maynal accompagne *Jacques Casanova chez Voltaire*, Léon Séché nous communique les *Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Saint-Beuve* et Max Deauville nous fait mieux connaître et apprécier davantage „le plus Français des étrangers et le plus Parisien des Bruxellois“ que fut le *vicomte de Spælbergh de Lovenjoul*. C'était un fin lettré et un exquis causeur, un bibliophile averti et un savant modeste; mais c'était surtout l'ami dévoué des grands lutteurs littéraires comme Balsac, comme Gautier, et le vigilant gardien de leur mémoire. — *Un monstre*, nouvelle de Gaston Chérau fait entrevoir d'imprévues complications de parenté! — Dans le n° du 16 on a la jouissance de lire des poèmes de Henri de Régnier et de Stuart Merrill. De Remy de Gourmont la 2^e partie d'*Une Loi de cons-*

tance intellectuelle. — Et faut-il encore rendre nos lecteurs attentifs à la *Revue de la Quinzaine* où, entre autres, Henri Albert parle avec éloge de „Floréal“ et Jean de Gourmont de l'étude sur Lafontaine naturaliste (par M. M. Tresch, professeur à l'Athénée de Luxembourg) qu'il appelle une „étude sérieuse et belle“, soutenue par „d'abondantes citations expliquées et commentées avec le goût d'un poète et la science d'un naturaliste.“

Le Tome XI de **Vers et Prose** vient de paraître: trois portraits dus au cruel crayon de Rouveyre l'illustrent: Anatole France, Maurice Barrès, Jules Renard. De beaux vers calmes d'Émile Verhaeren. D'André Suarès un drame, parfois poignant: *Achille Vengeur*. Un très intéressant article de Jean Moréas sur les *Romantiques*, une traduction de *Vénus et Adonis* de Shakespeare, pages frémissant de tension voluptueuse et des poèmes inédits de ce curieux et trop oublié Charles Cros, que font rentrer dans l'actualité simultanément l'édition nouvelle à paraître chez P. V. Stock . . . et la photographie des couleurs. Une prose d'Eugène Morel, illustrée par lui-même, des vers d'Émile Cottinet et de Robert de Tanlis et surtout des lettres — à méditer — d'Albert Samain complètent cet excellent numéro.

La Revue (ancienne *Revue des Revues*) enquête *Pour et contre les prix littéraires*. Ça ne prouve pas grand'chose! — Charles Géniaux nous explique *Comment on devient romancier*. La mise en pratique de la recette n'est pas à la portée de tout le monde. — *Comment on mangeait autrefois* par M. H. de Gallier indique une regrettable décadence stomachale. — Lire *l'Architecture de demain* par Frantz Jourdain. — M. Léon Séché qui, au *Mercur*e exhume Sainte-Beuve, exhume ici Victor Hugo.

Roman et Vie, supplément de la *Revue*, publie *Les jours s'allongent*, souvenirs de jeunesse de Paul Margueritte. On y puiserait si on ne l'avait déjà, le dégoût du répugnant régime de l'internat: Prytanée, petit-séminaire, pensionnat, convict, plus ça change de nom, plus c'est la même chose: le crime des parents, toujours.

Le Beffroi (sept.-oct.) Il faut mettre hors de pair les notes biblio-

graphiques de Léon Bocquet. Approfondie dans sa brièveté, complète et sérieuse, cette critique s'impose à l'attention. — Des vers, de courtes nouvelles. *Le Beffroi* est une revue d'un goût très sûr, très fin.

Poésie est une petite revue trimestrielle qui paraît à Castres et insère des collaborations illustres : Ducôté, Jammes, Fort, Delbousquet, Ph. Lebesgue, Mockel, Souchon, Touny-Lerys. Ces vers d'Albert Samain en ornent le frontispice :

„Oh! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
 „Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
 „Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché
 . Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.“

Poésie n'a qu'un tort: c'est d'être trimestrielle seulement.

La revue nancéenne: **Le Pays Lorrain** est une revue régionaliste remarquablement dirigée et rédigée. C'est un essai de décentralisation à qui nous souhaitons pleine réussite. Aux Lorrains établis dans le Luxembourg et qui, d'aventure, liraient ceci, nous pouvons d'autant plus chaleureusement recommander cette revue que nous le faisons avec un désintéressement parfait. Nous y trouvons, d'Émile Moselly, le dernier lauréat du Prix Goncourt, des notes intimes et attendries: *Le Rouet d'Ivoire*. — M. N.

Le Banquet, Nancy. — Dans ce temps de revues innombrables, s'il en faut ignorer d'insignifiantes, je considère comme un devoir de révéler à nos lecteurs celles, où ils puissent trouver une nourriture intellectuelle saine et forte. Une phalange de jeunes littérateurs se groupe dans le „*Banquet*“ autour d'un idéal fait de classicisme et de culte de la terre lorraine. Au fond c'est la même chose puisque l'inspiration lorraine est classique par essence et que même ses fils symbolistes, tels Charles Guérin et Maurice Barrès sont des classiques au fond.

Nous reparlerons du Banquet.

P. R.

Poesia, l'internationale revue milanaise que dirige l'éminent poète F. T. Marinetti, est une luxueuse publication, où prédominent les

littératures italienne et française, mais où se rencontrent aussi des inédits allemands, anglais et autres.

On y retrouve les plus glorieux poètes du symbolisme, quelques autres, et de tout jeunes aussi, qui commencent à s'affirmer. Des vers somptueux et éclatants de F. T. Marinetti, de douces et mélodieuses choses de Louis le Cardonnal. — Une enquête sur le vers libre. — Dans le dernier numéro qui nous soit parvenu, un conte délicieux de Gustave Kahn. M. N.

La **Belgique artistique et littéraire** (novembre) publie, comme d'habitude, un numéro de 1^{er} choix. Épinglons surtout „La petite Reine blanche“ du vigoureux hennuyer Maurice des Ombiaux, „Tryptique belge“ de Franz Mahutte et des poèmes de Pierre Broodcoorens, le fougueux poète de „La Montagne aux Marais“. Dans le numéro de Décembre un rappel ému de Van Lerberghe par le poète Grégoire Le Roy, les *Dialégomènes philosophiques* du grand Belge Edmond Picard, de beaux vers de Marcel Angenot et de Maurice Gauchez, une amusante nouvelle de Benoit Bouché,

Dans **Vers l'Horizon** (Décembre) un article de P. G. M. L. sur le „Névrosisme littéraire“; „D'après Uhland“, trois poèmes du jeune talent Louis Piérard; „Le grand Druide“ de Maurice Kunel où s'allume comme un souffle à la Leconte de Lisle; „Spleen“ et „Vieille Fille“ de René Schmickrath.

La **Revue funambulesque** (Novembre), publie un article-programme teinté d'idéalisme et d'esprit frondeur. Lire „Charles de Sprimont“, ce jeune et beau talent mort à 20 ans, de Robert Decerf, „Villes lacustres“, prose de G. Jeener et „Intimité“ de Marcel Angenot. R. S.

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

CONFISERIE **NAMUR**
RUE DES CHARBONS LUXEMBOURG



SALON DE CONSOMMATION
THÉ ——— CHOCOLAT ——— CAFÉ



Véritable
LIOUEUR BERNARDINE



de l'Hermitage Saint-Sauveur

ROSIERS

PRODUCTION ANNUELLE
2,000,000 DE ROSIERS
CATALOGUES & BROCHURES
□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

GEMEN & BOURG CULTIVATEURS DE ROSIERS
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersburg — St. Louis — Milan — Turin —
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

COMPAGNIE DE BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

Pour l'assurance à primes contre l'incendie

Fondée en 1821

DIRECTION

GÉNÉRALE

52, rue Royale
Bruxelles



DIRECTION

pour le Grand-Duché
de Luxembourg

Charles Schintgen

Place Joseph, No. 3
Luxembourg

Fonds de garantie de la Compagnie fr. 9,967,585

VALEURS ASSURÉES :

Deux milliards cinq cent soixante-dix-neuf millions.

La compagnie assure contre l'incendie et le feu du ciel, contre les dégâts provenant de l'explosion du gaz et des chaudières à vapeur. Elle assure la valeur des bâtiments, mobilier, marchandises, bestiaux et récoltes.

Elle assure aussi la responsabilité des locataires, le recours des voisins et le recours des locataires contre les propriétaires.

Les primes ont été établies aux taux les plus modérés, les polices sont claires et précises.

☉ LIRE ☉

Le Mercure de France
Le Pays Lorrain
Vers et Prose



La Belgique artistique
et littéraire
Le Beffroi
Poésia.

Zur Lektüre empfohlen :

März
Neue Rundschau



Die Gegenwart
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

FLORÉAL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 1^{er} de chaque mois
sur 64-96 pages

erscheint am 1. jedes Monats
64-96 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art
Philosophie — Histoire — Sociologie
Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises
Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:
MM. Franz Clement — Eugène Forman
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Falgen
Batty Weber — Nicolas Welter

Abonnements	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnementspreise } }	10 fr.	5 fr.	3 fr.

FLORÉAL ne publie que de l'inédit.

TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

UNE PAGE	75 Fr.
UNE DEMI PAGE	40 "
UN $\frac{1}{3}$ DE PAGE	30 "
UN $\frac{1}{4}$ DE PAGE	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules,
tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

LES CAVES

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille fr.	1.15
Margaux 1897.....	”	2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	1.75
Hermitage 1899.....	”	3.75
Périnet & fils 1895..	”	10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	11.25
Wormeldange A 1904.....	”	1.15
Piesporter 1904.....	”	2.10
König Johannberger 1904.....	”	3.00

Envoi sur demande du catalogue complet.